
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

LE

LIVRE D'HÉNOCH

SUR

L'AMITIÉ.

i. A paraphrase of the beginning of the "Disciplina Clericalis" of Rabbi Moïse Sefardy. Not one of the books attributed to Enoch by the Ethiopians and Mahometans. Probably fragment of the 5th part of Enoch's writings which consists of admonitory discourses to his family + others.

Imprimerie d'Amédée GRATIOT et Ce, rue de la Monnaie, 11.

LE

LIVRE D'HÉNOCH

SUR

L'AMITIÉ,

TRADUIT DE L'HÉBREU

ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES RELATIVES AUX ANTIQUITÉS, A L'HISTOIRE,
AUX MOEURS, AUX COUTUMES, A LA LANGUE AINSI
QU'A LA LITTÉRATURE DES ISRAÉLITES
ANCIENS ET MODERNES;

PAR AUGUSTE PICHARD,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



PARIS

A LA LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ,
RUE VIVIENNE, N° 2 ET RUE SAINT-LOUIS, N° 46;

Et chez BENJAMIN DUPRAT, libraire de l'*Oriental Translation Committee,*
rue du Cloître-Saint-Benoît, n° 7.

1838



A SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE COMMANDEUR

MOUTTINHO DE LIMA,

ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE

ET MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

DE S. M. L'EMPEREUR DU BRÉSIL

EN FRANCE,

MEMBRE CORRESPONDANT

DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE TURIN, ETC., ETC.

Monsieur,

Permettez-moi de publier sous vos auspices le Livre Rabbinique d'Hénoch, de placer à côté d'un nom que vous illustrez le nom obscur de son Traducteur. Lorsque le Protecteur est

éclairé, le protégé est fier de révéler tout l'appui qu'il lui doit.

Et d'ailleurs, à qui pourrais-je plus convenablement dédier un Ouvrage sur l'Amitié si ce n'est à l'homme généreux qui, possédé, comme l'a dit Calderon, « de cette seule passion du Sage » a toujours fait consister son bonheur dans celui de ses amis, l'occupation la plus chère de sa vie dans les services qu'il peut leur rendre, et ses plus douces joies dans leur reconnaissance et leur sincère affection.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

A. PICHARD.

PRÉFACE.

Appelé par l'Éternel lui-même à tenir le flambeau des vérités saintes jusqu'à ce que le Christ vînt l'élever assez haut pour répandre la lumière sur toute la face de la terre, le peuple israëlite, plus qu'aucun autre, est vraiment digne d'une grande, d'une sérieuse attention. Quelle histoire que la sienne ! quelle poésie l'environne dès son berceau, quel éclat

l'entoure dans ses vicissitudes, quel intérêt puissant l'accompagne jusque dans son abaissement!

De vastes empires ont été anéantis, de grandes monarchies se sont écroulées au moment où elles atteignaient au faîte de leur puissance; des nations tout entières ont été retranchées des lieux qu'elles remplissaient de leur gloire sans laisser après elles même un souvenir! Et pourtant, ces empires avaient été florissants, pourtant ces monarchies, pendant une longue série de siècles, avaient dicté des lois au reste de l'univers; pourtant ces nations avaient asservi d'autres nations, et porté jusqu'aux extrémités de la terre le bruit de leurs exploits, la terreur de leurs armes, la renommée de leur puissance. Après avoir éclairé le monde avec le fracas de la foudre, elles sont rentrées tout-à-coup dans

l'obscurité du néant, et si l'histoire n'avait eu le soin d'enrégistrer leurs hauts faits, le nom même qu'elles portaient ne serait peut-être point arrivé jusqu'à nous.

Mais il est un pays qui n'a jamais possédé le sceptre de l'univers, et qui cependant a survécu aux plus effroyables vicissitudes; ce pays, c'est la Judée. Sans cesse en proie aux horreurs de la guerre civile, sans cesse déchirée par les fureurs des partis, entourée d'ennemis puissants armés contre sa liberté, de rivaux redoutables toujours acharnés à sa perte, la Judée, dont les habitants ne furent jamais célèbres que par leurs malheurs, ne marqua éminemment ni dans les fastes du commerce, ni dans ceux de la navigation; ses habitants ne dominèrent en aucun temps sur la moitié du monde; à aucune époque ils ne commandèrent en maîtres absolus sur les vastes ré-

gions asservies par les rois d'Égypte, de Syrie, de Médie; lorsqu'ils conquirent quelque pays, ils ne surent point le conserver; jamais leur politique ne fut habile; jamais, à peu d'exceptions, leurs vues ne furent élevées; ces grandes vérités, dont l'Éternel les avait rendus dépositaires, ils ne surent point les répandre : ils avaient reçu la Parole, mais la Parole serait morte avec eux si la Providence n'en eût ordonné autrement.

Quand on vient à dérouler le tableau de leurs innombrables infortunes, à passer en revue leurs longs siècles de misères et de cruelles souffrances, et que l'on se reporte ensuite, comme nous l'avons fait, à l'histoire d'autres nations plus grandes, plus riches, plus puissantes mille fois, et qui pourtant ont disparu avec toute leur grandeur, toute leur richesse et toute leur

puissance, on est étonné que le peuple juif, tant de fois dispersé, si souvent en butte aux plus inhumaines persécutions, n'ait pas été, lui aussi, retranché de la terre, et n'ait point succombé sous un fardeau de misères tel qu'aucun peuple n'en a jamais supporté de pareil.

Il est impossible, en lisant l'histoire des maux si multipliés et si grands qu'il a soufferts après avoir été choisi par l'Éternel lui-même afin d'être le dépositaire des vérités saintes, de ne pas se sentir ému de compassion pour ses tristes destinées. Tant de grandeur d'abord, tant de magnificence; puis tant de misère ensuite, tant d'abaissement, sont bien faits pour rencontrer un peu de pitié. Si Dieu s'était contenté de renverser son temple parce qu'il avait été profané, et de raser Jérusalem, « parce qu'il avait essayé souvent de

rassembler ses enfants, et qu'elle ne l'avait point voulu »; s'il s'était contenté de punir les chefs de la nation, les Scribes orgueilleux et les Pharisiens hypocrites qui avaient crié : *crucifie! crucifie!* en un mot, si le châtiment s'était arrêté sur la tête des coupables, on n'en serait point étonné; mais il a passé de siècle en siècle, de génération en génération, de famille en famille, afin que tout ce qui avait été annoncé par les prophètes se trouvât surabondamment accompli.

Certes, il serait impossible, même à l'homme le plus éloigné de croire aux manifestations divines, de ne pas être frappé de si grands événements. Depuis le jour à jamais mémorable où le Christ expira sur un bois infâme, de la mort des criminels et du supplice des esclaves, plus de dix-huit cents ans se sont écoulés, et le peuple

juif continue d'exister, et sa misère n'a point cessé, et sa douleur n'est point calmée [1]; il est toujours honni, errant, malheureux; Jérusalem n'a point encore recueilli ses débris; les murailles du Temple ne sont point encore relevées; et le Hhazân, comme par le passé, s'écrie dans chaque synagogue :

יהי רצון מלפניך יי אלהינו ואלהי אבותינו
מלך רחמן שתשוב ותרחם עלינו ועל מקדשך
ברחמיך הרבים : ותבנהו מהרה ותגדל
כבודו : אבינו מלכנו גלה כבוד מלכותך עלינו
מהרה והופע והנשא עלינו לעיני כל חי :
וקרב פזורינו מבין הגוים ונפוצותינו כנס
מירכתי ארץ והביאנו לציון עירך ברנה :

« Qu'il te plaise, Éternel notre Dieu,

(1) Tandis que les bourreaux, par la haine aveuglés,
Croyaient clouer ses bras contre une croix immonde,
Ma mère!.... ils étendaient ses deux mains sur le monde.
Caligula, acte Ier.

» Dieu de nos pères, Roi miséricordieux, » de revenir vers nous, de prendre pitié » de nous et de ton saint Temple par la » grandeur de ta miséricorde; de rebâtir » bientôt ce Temple et d'agrandir sa ma- » jesté. Rapproche nos exilés du milieu des » peuples, rassemble nos dispersés des ex- » trémités de la terre, et fais-nous retour- » ner vers Sion, ta ville, avec des chants de » triomphe[1]! »

Sans la généreuse initiative prise par la France, les maux d'Israël ne seraient point encore adoucis; c'est notre patrie qui, la première, a tendu la main à ce peuple avili pour le sortir de son abaissement; c'est elle qui, en proclamant son émancipation, a mis le sceau à l'œuvre de régénération, la plus grande qui restât à accomplir. Et qui

(1) תפלת מוסף Office du Moûssaf, *Rituel des pièces journalières*, page 313.

pourrait l'en blâmer? Assez longtemps on a rendu œil pour œil, dent pour dent, et meurtrissure pour meurtrissure; assez longtemps on a froissé, molesté, persécuté au nom de Celui qui prescrit le pardon, une nation privée de patrie, de liberté, du droit même de se plaindre. Il est nécessaire aujourd'hui que la civilisation répare les égarements des siècles passés; la colère divine a eu son cours, l'Élu s'est manifesté, maintenant, oui, maintenant, tout est accompli.

Une chose bien digne de remarque dans l'histoire du peuple juif, c'est assurément son amour constant pour les lettres. Courbant la tête sous un joug pesant, meurtri par le plus rude esclavage, il n'a point cessé de chanter Sion et sa sainte montagne, de célébrer dans ses vers les riants côteaux de Gilead, les campagnes embaumées de

Schârôn, les rives mélancoliques du Jourdain, où jadis ses pères suspendaient leurs harpes aux branches flexibles des saules. Ces regrets si touchants, ces souvenirs du pays natal, à la fois si déchirants et si doux, leur ont fourni le sujet de magnifiques compositions. L'école espagnole, en particulier, a produit des poètes dont les noms mériteraient de passer à l'immortalité. On est étonné de ce que l'amour de la patrie a pu inspirer de pensées élevées, d'expressions chaleureuses et d'élans vraiment sublimes à ces hommes dégradés par l'oppression, abattus par le malheur. C'est cependant à l'époque où les bûchers de l'Inquisition étaient le plus ardents que la littérature rabbinique brillait en Espagne d'un éclat jusqu'alors sans égal.

Le XII[e] siècle, qui marqua en France l'ère la plus splendide de notre ancienne lit-

térature, le XII[e] siècle, qui vit paraître les romans des *Douze Pairs* et ceux du *Cycle Karlovingien*, est aussi l'époque la plus brillante de la littérature rabbinique. Dans ce temps, les Israëlites eurent des hommes qui se distinguèrent dans presque toutes les sciences; ils avaient des astronomes tels que Samuel Yarhhinââh, Abraham Chyâh, Abraham Nasy et l'illustre Aben-Ezra; ils avaient des médecins habiles tels que Isaac l'israëlite, Rabbi Salomon; des voyageurs renommés tels que Benjamin de Tudèle, Abraham Peritsôl; des poètes fameux tels que Yehoûdâh Alcharizy, Hallevy, Yossef Hadayan, de Cordoue, etc.; des théologiens savants, comme Maïmonides; des philosophes profonds, des cabbalistes, des grammairiens excellents, comme David Kimchi; des professeurs célèbres comme Isaac le vieux, dont les

soixante disciples étaient si versés dans la Ghémorâh, qu'il n'y avait pas de passage obscur qu'ils ne pussent expliquer. Yehoûdâh, de Paris, qui fit tant de bruit peu de temps après, se glorifiait d'avoir été instruit par lui.

La Synagogue enfanta également au XIIe siècle des filles aussi savantes que l'amante d'Abailard. L'amour des longs pèlerinages était à cette époque une maladie régnante chez le Juif comme chez le Chrétien. Pétachiâh visita toutes les congrégations de sa nation, et il rapporte qu'il avait connu Samuël, chef de la captivité en Orient, lequel possédait une fille très-savante dans la Loi ainsi que dans les deux Thalmuds. Elle avait un grand nombre de disciples qu'elle instruisait publiquement; mais, de peur qu'ils ne s'éprissent d'amour pour elle, car sa beauté était extraordi-

naire, elle donnait ses leçons du haut de la fenêtre de la maison qu'elle habitait, en ayant soin de se cacher derrière un treillis afin qu'on pût l'entendre et non point la voir [1].

La littérature rabbinique n'est pas seulement ignorée, elle est aussi méconnue. On croit généralement qu'elle ne se compose que de traités dogmatiques, d'ouvrages théologiques et de commentaires mystiques, dans lesquels le véritable sens des textes saints est aussi fréquemment outragé que le sens commun. Les réflexions des rabbins ont été qualifiées d'absurdités, leurs opinions d'extravagances, leurs dissertations de rêveries. En traitant ainsi les

(1) L'histoire d'Italie présente un fait semblable. Au XIVe siècle, Giovanni Andreas, professeur de Droit à Bologne, avait une fille nommée Novella, qui faisait le cours à ses élèves quand il était occupé ailleurs. Elle se plaçait derrière un petit rideau pour que sa beauté ne leur occasionnât point de distraction. Pétrarque fut disciple d'Andreas.

principales compositions étrangères, on aurait, il faut l'avouer, bon marché de la littérature de tous les peuples. Or, l'on dirait que les écrivains qui ont parlé des compositions israëlites n'ont point eu d'autre but.

C'est surtout le mot *rêverie* qu'ils ont affectionné, et dont ils se sont servis le plus souvent; ils en ont fait leur *hobby horse*, leur cheval-bâton. Ainsi, ils ne sont pas allés demander des armes au jugement éclairé, au bon goût, à la saine critique; ils ne se sont nullement mis en frais de logique, ils n'ont pas consumé de temps à examiner, à réfuter une à une les opinions, les idées qui ne leur convenaient point; le mot rêverie leur a suffi et ils n'en ont point cherché d'autre. Ce mot là devait tuer la littérature rabbinique; heureusement, le coup n'a pas été mortel,

mais on aura de la peine à croire qu'une aussi mauvaise plaisanterie ait pu avoir des résultats sérieux.

Aujourd'hui, les jugements iniques excitent une réprobation universelle; alors il en était autrement. La critique, s'érigeant en tribunal inquisitorial, donnait rarement au public connaissance des pièces du procès; elle prononçait sans appel, mais les preuves, elle ne les communiquait que quand bon lui semblait. Et le public ne réclamait pas, il ratifiait aveuglément ses arrêts, il ne demandait point de *considérants* : on lui avait dit « Il en est ainsi. » Et il croyait.

Autre temps, autres mœurs, autre public, autre littérature. Le lecteur de nos jours tient à avoir une opinion qui lui soit propre, à juger par lui-même et non d'après les jugements de l'auteur; il n'est plus

aussi facile de le séduire, de lui en imposer, et si le procès de la littérature rabbinique se plaidait de nouveau devant lui, il est probable qu'elle obtiendrait la justice qui lui est due.

Le texte hébreu du *Livre d'Hénoch sur l'Amitié*, dont j'ai essayé de donner une édition aussi correcte qu'il m'a été possible, n'a point encore été traduit en français ni en aucune autre langue européenne. C'est un sermon dialogué d'une forme naïve, d'une morale à la fois douce et persuasive, c'est un nouveau spécimen d'une littérature pour ainsi dire inconnue parmi nous; c'est de plus un utile document pour l'histoire des origines orientales de nos compositions du Moyen-Age [1]. J'ai pensé qu'il intéresserait les lecteurs s'il était accompagné de disser-

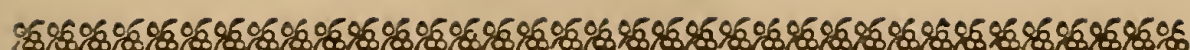
(1) On trouvera, au § VI de l'Introduction, une plus ample description de cet ouvrage.

tations un peu sérieuses. Dans ce dessein, j'y ai joint des notes relatives aux antiquités, aux mœurs, aux coutumes, à la langue, ainsi qu'à la littérature des Israëlites anciens et modernes. Ces notes, rédigées pour la plupart sur des textes inédits, sur des Manuscrits d'une exécution négligée, défectueuse, dont la lecture présente souvent de graves difficultés, m'ont coûté de longues et pénibles recherches; aussi ne terminerai-je point sans réclamer pour cette partie de mon travail toute l'indulgence des Savants.

TABLE

DES PRINCIPALES DIVISIONS DE L'OUVRAGE.

INTRODUCTION.



INTRODUCTION.



I

DE L'ENLÈVEMENT D'HÉNOCH.

Plusieurs hommes célèbres ont porté le nom d'Hénoch. Le premier dont l'histoire fasse mention vivait l'an 131 de la création, c'est-à-dire, 3922 ans avant Jésus-Christ ; il était fils de Caïn, et la première ville fut appelée de son

nom Hénochie. Le second, fils de Yarèd, naquit l'an du monde 623, et 3433 ans avant la venue du Messie. La Bible s'exprime ainsi sur son compte : ויתהלך חנוך את האלהים אחרי הולידו את מתושלח שלש מאות שנה ויולד בנים ובנות : ויהי כל ימי חנוך חמש וששים שנה ושלש מאות שנה : ויתהלך חנוך את האלהים ואיננו כי לקח אותו אלהים : « Et » Hénoch, après qu'il eut engendré Methus-» chelahh marcha avec Dieu trois cents ans, et » il engendra des fils et des filles. Tout le » temps donc qu'Hénoch vécut fut de trois » cent soixante-cinq ans. Hénoch marcha avec » Dieu, mais il ne fut plus, parce que Dieu le » prit [1]. »

Le mot ואיננו « et il (ne fut) plus » (*et non ipse*, a donné lieu à une multitude de commentaires. Il paraît aussi avoir embarrassé les Interprètes, car peu d'entre eux se sont accordés pour le rendre. La Vulgate porte : *Ambulavitque cum Deo, et non apparuit, quia tulit eum Deus.*

(1) *Genèse*, chap. V, versets 22 et 23.

« Il marcha avec Dieu, et ne parut plus parce » que Dieu l'enleva. »

Les Septante : Καὶ εὐηρέστησεν Ἐνὼχ τῷ Θεῷ, καὶ οὐχ εὑρίσκετο, ὅτι μετέθηκεν αὐτὸν ὁ Θεός. « Et Hé-» noch fut agréable à Dieu, et il ne fut point » trouvé, parce que Dieu le transporta. »

Le Chaldéen (Thargum d'Onkelos) : והלך חנוך בדחלתא דיי וליתוהי ארי לא אמית יתיה יי : « Et Hénoch marcha dans la crainte de Dieu, » et il ne fut plus (vu), car Dieu ne le fit point » mourir. »

Le Thargum de Jonathan Ben Oûziêl : ופלח חנוך בקושטא קדם יי והא ליתוהי עם דיירי ארעא ארום אתנגיד וסליק לרקיעא במימר קדם יי : « Et Hénoch servit avec sincérité devant » l'Eternel ; et voici : il ne fut plus avec les » générations de la Terre parce qu'il fut retiré et » monta au ciel, par la parole, devant Dieu. »

Le Thargum de Jérusalem : ופלח חנוך בקושטא קדם יי והא לית הוא ארום איתנגד במימר מן קדם יי : « Et Hénoch servit avec » intégrité devant Dieu ; et voici : il ne fut plus,

» parce qu'il fut retiré, par la parole, de devant
» Dieu. »

Le Syriaque : ܘܫܦܪ ܚܢܘܟ ܠܐܠܗܐ —
« Et ܘܠܝܬܘܗܝ ܡܛܠ ܕܢܣܒܗ ܐܠܗܐ
» Hénoch fut agréable à Dieu, et il cessa d'être
» (*et non ipse*) parce que Dieu l'enleva. »

Le Persan : روبش كرد حنوخ بحضرت خدا
« Hénoch ونيست او كه بستابد اوبرا خدا
» marcha en présence de Dieu, et il ne fut plus
» parce que Dieu le prit. »

Enfin, on lit dans la version arabe : ولما سلك
« Et خنوخ فى طاعة الله توفى وقبضه اليه
» lorsque Hénoch eut marché dans l'obéissance
» de Dieu, il trépassa et Dieu le prit à lui. »

Saint Paul développe ainsi ce verset : « C'est
» par la foi qu'Hénoch fut enlevé pour ne point
» mourir; et il ne fut plus trouvé parce que Dieu
» l'avait enlevé, car avant que d'être enlevé, il avait
» obtenu le témoignage d'être agréable à Dieu [1]. »

L'explication de Rabbi Aschi mérite égale-

(1) Πίστει, Ἐνὼχ μετετέθη τοῦ μὴ ἰδεῖν θάνατον, καὶ οὐχ εὑρίσκετο, διότι

ment d'être rapportée : צדיק היה וקל בדעתו לשוב להרשיע לפיכך מהר הקבּה וסילקו והמיתו קודם זמנו וזהו ששנה הכתוב במיתתו ואיננו בעולם למלאות שנותיו : « Hénoch » était juste, mais d'un esprit léger, de telle sorte » qu'il aurait pu dévier du bon chemin pour » commettre le mal ; aussi, le Saint (béni soit-il !) » se hâta-t-il de le prendre et de le faire mourir » avant son temps. C'est ce que nous apprend » l'Écriture sur sa mort : il ne resta point dans » ce monde pour y accomplir ses années [1]. »

Les Théologiens qui ont voulu réduire la récompense d'Hénoch à une mort prématurée, se sont mis en opposition directe avec les idées qui devaient avoir cours alors [2]. En effet, mourir dans la force de l'âge a toujours été considéré comme

μετέθηκεν αὐτὸν ὁ Θεός, πρὸ γὰρ τῆς μεταθέσεως αὐτοῦ μεμαρτύρηται εὐηρεστηκέναι τῷ Θεῷ. (Épître aux Hébreux, XI. 5.).

(1) כפר דבק טוב *Sèfèr dèbèk tôb* (le livre du bon Ciment), folio 10, recto.

(2) Sixte de Sienne. *Bibliotheca sacra*, tome I, livre 2, p. 87.
Origène, homélie XV, sur le livre de Josué.
Saint Jérome, *Lettres*, tome II, p. 59, épître à Pammachius.

un châtiment par les Anciens. Hénoch, ainsi que l'a fort bien remarqué M. Ath. Coquerel[1], a obtenu le même triomphe qu'Élie : sa vie et son immortalité n'ont point été séparées par la mort.

Quoique ce grand prodige, dit-il, fût une juste récompense, il est permis d'en chercher un plus grand motif ; l'enlèvement d'Hénoch paraît avoir servi en quelque sorte de contre-poids à la mort d'Abel. Cette fin déplorable d'un homme approuvé du ciel a dû ébranler la confiance, servir de prétexte à des doutes, à des blasphèmes, et ouvrir un vaste champ à des murmures injurieux pour la justice divine, surtout quand on se rappelle qu'un sacrifice, et un sacrifice agréable au Seigneur, avait été l'occasion du meurtre.

Le transport d'Hénoch les réduisait au silence. Dieu se montrait, comme l'a dit saint Paul, le rémunérateur de ceux qui le craignent. On voyait par là que son équité dominait la mort

(1) *Biographie Sacrée*, seconde édition, article Hénoch, page 191.

même, et que les ombres du sépulcre avaient cessé de voiler sa justice et sa bonté.

C'était, autant que possible, mettre en évidence l'immortalité avant l'Évangile [1].

(1) Les Musulmans disent qu'Hénoch fut enlevé au ciel le 29 du mois de Ramadan. C'est le 25 du même mois que le Coran descendit du ciel sur Mahomet, ainsi qu'il est écrit dans la deuxième surate de ce livre شهر رمضان الذي انزل فيه القران *mensis Ramadan in quo demissus fuit Alcoranus.*

II.

TRADITIONS RABBINIQUES SUR HÉNOCH.

Les trois versets de la Genèse que nous avons rapportés textuellement au commencement de cet Avant-Propos, ont donné lieu, comme nous l'avons dit, à de nombreuses controverses auxquelles ont pris part les plus savants docteurs

chrétiens et israëlites. Ceux de ces derniers qui ont admis à la lettre le court récit de Moïse, ne l'ont fait qu'à la condition d'y apporter, selon leur usage, quelques additions bizarres. Ainsi, ils disent qu'à son arrivée au ciel, le Prophète du déluge fut métamorphosé en chérubin et son nom changé en celui de *Métatrôn*.

Métatrôn מטטרון ou מיטטרון est un Ange dont les rabbins parlent assez fréquemment ; ils l'appellent שר הפנים *Çar happanim* (Princeps facierum), parce qu'ils prétendent qu'il se tient constamment en la présence de l'Éternel, et qu'il remplit auprès de lui les fonctions de chambellan. On lit dans le ספר זרובבל *Sèfèr Zerôbabel* אני הוא מטטרון שר הפנים ומיכאל שמי : « C'est moi qui suis Métatrôn, prince de » la présence (litt. des Faces), et Michel est » mon nom. » Ils lui donnent souvent aussi le titre de ספרא רבא *safrâ rabbâ*, grand écrivain, chancelier céleste [1].

(1) Paraphrase chaldaïque de Jonathan Ben Oûziêl, *Gen.* V. 24.

La plupart des Commentateurs expliquent le nom de Métatrôn par שליח האל « Messager du Seigneur », et le Thalmud l'emploie dans le même sens [1].

Le ספר זוהר *Sèfèr Zôhar* (livre de la Splendeur) place מטטרון וסנדלפון Métatrôn et Sandalfôn à la tête des cohortes célestes ; mais Métatrôn, qu'il considère comme l'âme primordiale et universelle subsistant par elle-même, est le chef suprême et sans égal de tous les Anges [2].

Le ספרא דצניעותא *Sifrâ datséniyoûthâ* (livre des Mystères) admet l'identité d'Hénoch avec Métatrôn [3]. Cette identité est également éta-

(1) נעשה קולו של הקבה מיטטרון למשה בשעה שאמר לו עלה אל הר העברים נעשה קולו של הקבה מיטטרון על המים ההד קול יי על המים : (*Thalmud*, Bereschith rabba, section V).

(2) והחיות רצוא ושוב ולא יכלא עינא למשלט בהו בגין דאינון רצוא ושוב חיות דאתגלין אינון דההוא אופך קאים בגוויהו ומאן איהו דא מטטרון דאיהו רב ויקיר משאר תלין ועלאה חמש מאה שנין וכו : *Sèfèr Zohar*, section I[re], folio 99.

(3) על מטטרון כתיב ויתהלך חנוך את האלהים וכתיב

blie dans les termes suivants, par Jonathan Ben Oûziêl : וסליק לרקיעא במימר קדם יי וקרא שמיה מיטטרון ספרא רבא : « Et il (Hénoch) » monta au ciel, par la parole, devant Dieu, et » l'on appela son nom Métatrôn, le grand écri- » vain [1]. »

Quelques Cabbalistes, cités par Buxtorff [2], disent que le nom de משה *Moscheh* (Moïse) est l'abrégé de ces mots מטטרון שר הגדול (Métatrôn le grand prince); d'autres, poussant plus loin l'extravagance, vont jusqu'à affirmer que Métatrôn a été le précepteur de Moïse. אמרו בעלי הקבלה זל רבו של אדם רזיאל רבו של שם יופיאל רבו של אברהם צדקיאל רבו של יעקב רפאל רבו של יוסף גבריאל רבו של אליהו מלתיאל ויש אומרים כי רבו של משה מטטרון : « Les Cabbalistes (leur mémoire soit » en bénédiction !) disent que le précepteur d'A-

חנוך לנער על פי דרכו לנער הידוע : *Sifrâ datséniyoûthâ*, folio 383.

(1) Thargum de Jonathan Ben Oûziêl, *Gen*. Chap. 5, v. 24.

(2) *Lexicon chaldaïcum, Talm. et rabb.*, racine מטט.

» dam a été Raziêl; le précepteur de Sem, Yôfiël;
» le précepteur d'Abraham, Tsadkiël; le pré-
» cepteur de Jacob, Raphaël; le précepteur de
» Joseph, Gabriël; le précepteur d'Élie, Mala-
» thiël; et il y en a qui prétendent que le précep-
» teur de Moïse a été Métatrôn. »

III.

DES OUVRAGES ATTRIBUÉS A HÉNOCH PAR LES CHRÉTIENS.

Saint Jude [1] rapporte une prophétie d'Hénoch sans dire s'il l'a reçue par tradition ou tirée d'un Livre. Hénoch avait aussi écrit contre les idolâtres. Tertulien, dans le traité qu'il a composé sur le paganisme, lui attribue le passage suivant :

1 Épitre canonique, verset 14.

« Juro vobis, peccatores, quod in diem sanguinis,
» perditionis, pœnitentia parata est, qui servitis
» lapidibus, et qui imagines facitis aureas et argenteas, et ligneas, et lapideas, et fictiles, et
» servitis phantasmatibus, et dæmonibus et
» spiritibus infamibus, et cunctis erroribus non
» secundùm scientiam, nullum ab eis consequimini auxilium. »

Plus loin, il ajoute qu'Hénoch avait parlé des Anges déserteurs et de leurs hiérarchies.

Dans son *Traité sur les ornements des femmes*, le même Tertulien s'appuie sur l'autorité du Patriarche pour affirmer que ce sont les Anges déchus qui ont enseigné aux femmes l'art de s'habiller avec coquetterie, l'usage du fard, etc.
« ... Idem Angeli pravi, qui et materias hujuscemodi illecebras detexerunt, aurum dico, et
» argentum illustrium matronarum, et opera
» eorum tradiderunt, etiam callibleph rum,
» vellerumque tincturas, inter cætera docuerunt,
» damnati à Deo sunt, ut Enoch refert. »

On ne saurait douter qu'il existât, dans les

premiers siècles de l'Église, un livre attribué à Hénoch, dont l'authenticité était suspecte, quoique son autorité ait été souvent invoquée par Origène, Procope et d'autres Pères. Longtemps perdu pour nous, ce livre, conservé en éthiopien, a été traduit partiellement par M. de Sacy[1]. Le passage cité par saint Jude s'y trouve vers le commencement.

On ne doute pas que cet Écrit ne soit celui que l'Antiquité connaissait sous le nom d'Hénoch; on croit qu'il a été écrit ou compilé peu avant l'ère chrétienne; l'auteur est inconnu; sa patrie, malgré d'ingénieuses conjectures, demeure encore incertaine; il est surtout difficile de déterminer si l'ouvrage nous est parvenu dans son intégrité, si des copistes ou des compilateurs n'y ont rien ajouté.

Tel qu'on le possède aujourd'hui, c'est un recueil de visions bizarres, obscures et incohérentes, et ce n'est pas sans surprise qu'on trouve

(1) Voyez le *Magasin encyclopédique*.

au milieu de ces rêveries une parole sanctionnée par un Apôtre [1].

(1) *Biographie sacrée*, page 192.
Voyez aussi : Kentniss der Biblischen Alterthümer, tome VIII, p. 440.

IV.

DES OUVRAGES ATTRIBUÉS A HÉNOCH PAR LES MUSULMANS.

Selon leur coutume, les historiens musulmans ont encore renchéri sur les absurdités échappées aux écrivains israëlites. Hénoch, qu'ils appellent souvent رفيع الله, *Celui que Dieu a enlevé*, a toujours été en grande faveur parm

eux. Ils lui attribuent une foule de découvertes telles que celles de l'écriture, de la couture, de l'arithmétique, de l'astronomie et de l'astrologie. De même que les chrétiens d'Orient, ils le confondent assez souvent avec l'Orus et l'Hermès des Égyptiens. Ils assurent que ce dernier a été roi, sacrificateur et docteur, et qu'il a ainsi mérité le surnom de *Trimegiste* (trois fois grand) que les Grecs lui avaient donné.

Abulfarage, dans son *Abrégé des Dynasties*, dit qu'il y a trois Hermès dont le premier est ادريس Edris ou خنوخ Hénoch.

Une tradition musulmane, rapportée par d'Herbelot [1], cite à l'appui de cet axiome, « *la sagesse est préférable aux richesses*, » l'exemple d'Hénoch et de قارون Coré. Dieu avait accordé au premier la science et au second d'immenses trésors, mais l'un fut élevé au ciel et l'autre englouti par la terre.

Il est aussi parlé d'Hénoch dans le joli roman persan de يوسف وزوليخا *Joseph et Zu-*

(1) *Bibliothèque orientale,* au mot موسى Moussa.

leïkha [1]. Joseph invoque l'Eternel au nom de la sagesse et du don de prophétie que possédait ادریس Edris.

L'auteur du Tarikh Montekhèb dit qu'Edris fut le premier qui fit la guerre aux infidèles descendus en droite ligne de قابیل Kabil (Caïn).

Les Arabes lui attribuent un livre d'astronomie relatif à l'étoile nommée Sirius par les Grecs et par les Latins : il fait partie du cabinet des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du roi [2].

Les Turcs appellent les autres ouvrages d'Hénoch ادریس کتابلری *Edris Kitablery.*

Il est rapporté dans le *Kaherman Namèh* que plusieurs savants, ayant consulté tous les livres d'astronomie et d'astrologie pour tirer l'horoscope de Neriman, firent enfin apporter les ouvrages d'Hénoch, non pas ceux qui lui avaient été envoyés de Dieu en qualité de prophète, mais ceux qu'il avait composés sur les sciences les plus secrètes.

(1) Manuscrit persan de la Bibliothèque du Roi, n° 356.

(2) Manuscrit arabe de la même Bibliothèque, n° 1033.

Ces ouvrages d'Hénoch ont toujours joui d'une haute réputation chez les Orientaux. Le plus fameux de tous, est assurément celui que les Éthiopiens prétendent avoir conservé. Quelques extraits mettront le lecteur en état de l'apprécier à sa juste valeur [1].

(1) *Treatise on Mahomeddan Laws and Customs*, tome II, p. 44.

Bibliothèque orientale, aux mots Edris et Hermès.

Biblische und orientalische erläuternde Geschichte, tome III, p. 239.

V.

DU LIVRE ÉTHIOPIEN D'HÉNOCH.

Hénoch semble adresser son discours à ceux qui se trouveront justes au jour de la réprobation des impies. Il raconte une vision dans laquelle il voit le déluge et le jugement de toutes les créatures; mais les justes seront des dieux....

Les hommes procréent des filles qui sont belles ; les Anges du ciel les voient, les désirent et se disent :

— « Choisissons des épouses parmi les filles » des hommes et engendrons des fils. »

Alors Samiasâ prend la parole en ces termes :

— « Je crains que vous n'accomplissiez point » votre projet et que je me trouve seul chargé » de ce crime. Jurons donc tous, en nous liant » par un mutuel anathème, que nous accom- » plirons notre résolution. »

Ils jurent, et descendent sur le mont Hermon, car ils lui donnèrent ce nom à cause de l'anathème auquel ils venaient de se dévouer (De חרם *hherem*, dévoué à l'anathème).

Suivent les noms des chefs des Anges, au nombre de deux cents.

Ils s'unissent aux filles des hommes ; ils leur enseignent la magie et plusieurs autres sciences. Ces filles donnent le jour à des géants de trois cents coudées, qui dévorent le fruit du travail des hommes, de telle sorte que ceux-ci ne trouvent

plus de nourriture. Alors les géants se jettent sur les oiseaux, les bêtes sauvages, les poissons; puis ils se tournent contre les hommes et finissent par se dévorer entre eux et boire leur sang.

La Terre porte plainte contre ces meurtriers.

Cependant Azaziel, un des chefs des Anges, apprend aux hommes à forger des glaives, des poignards, des boucliers et des cuirasses. Il leur enseigne le moyen de voir ce qui est derrière eux. (Il leur montre l'art de faire des miroirs). Avec son aide, ils fabriquent des bracelets, des parures, du fard pour le visage et les sourcils; il leur apprend la teinture, la taille des pierres précieuses. Alors la fornication et l'impiété s'accrurent, et les hommes corrompirent toutes leurs voies.....

Cinq Anges implorent la vengeance du Seigneur en lui disant que lui, qui sait toutes choses avant qu'elles soient arrivées, n'ignore pas celles-ci.

Alors le Très-Haut envoie Arsayalalyôr au fils de Lamech.

— « Dis-lui, en mon nom, couvre ta tête;

» annonce-lui la fin du monde... Annonce-lui à » quelle condition il pourra se sauver, et sa » postérité s'établir sur toute la terre. »

Il dit encore à Raphaël de lancer Azaziel dans les ténèbres, et de l'ensevelir sous des cailloux aigus et difformes de peur qu'il ne voie la lumière : au jugement dernier, il comparaîtra pour être envoyé dans le feu.

Il ajoute :

— « Purge la terre que ces Esprits ont cor- » rompue; annonce-lui la vie; dis-lui que tous » les hommes ne périront pas en punition du » mystère de toutes choses, publiquement dé- » voilé par les Anges gardiens qui ont instruit » leurs fils... »

Il dit à Gabriel :

— « Va trouver ces fils du péché; qu'ils mar- » chent les uns contre les autres; qu'ils tombent » massacrés : l'éternité des jours ne luira point » pour eux... »

Il dit encore à Michel :

— « Va trouver Samiasâ et ses compagnons

» qui se sont unis avec des femmes pour se
» plonger avec elles dans toutes les impuretés ;
» lorsqu'ils auront vu leurs fils égorgés et ceux
» qu'ils aiment dévoués à la perdition, attache-les
» pour soixante-dix générations sous les collines
» jusques au jour du jugement et de leur perte. »

La suite du discours renferme le détail de la punition des mauvais Esprits et la promesse d'un nouvel âge d'or pour la terre.

« Tout arbre de délices, est-il dit, sera planté
» dans son sein, et la vigne donnera du fruit à
» satiété; toute semence confiée à la terre pro-
» duira mille mesures pour une, et une mesure
» d'olives rapportera dix mesures d'huile. »

Cet ordre est répété au scribe Hénoch ; et, lorsqu'il s'apprête à l'exécuter, les Anges le chargent de présenter au Seigneur leur plainte suppliante, parce que, dans la confusion de leur crime, ils n'osaient plus faire entendre leur voix ni même lever les yeux vers le ciel.....

Leur demande ne sera point exaucée ; Hénoch est ravi dans les cieux.

« ... Les nuées me tenaient embrassé, dit-il ; » un nuage plus léger m'emportait : la course des » étoiles et la foudre me glaçaient de frayeur, et le » souffle des vents me roulait çà et là. Il m'em- » porta de nouveau dans le ciel jusqu'au pied » d'un mur bâti des pierres de la grêle et entouré » de langues de feu. Mes craintes redoublaient ; » cependant je traverse les flammes et m'appro- » che de la maison.

» Je l'ai dit : les lambris et le sol étaient des » pierres de glace. Le toit était formé d'étoiles » errantes et de foudres entre lesquels on voyait » des chérubins enflammés.....

» J'entre dans cette demeure brûlante comme » le feu, froide comme la glace. On n'y pouvait » goûter aucune des douceurs de la vie [1]. La » crainte m'investit ; tremblant, je tombe sur ma » face ; je vois comme en songe un palais beau- » coup plus vaste... Là, brillent une grandeur, » une gloire, une magnificence que je ne saurais » décrire....

(1) Littéralement : « aucune douceur, aucune vie. »

» J'aperçus un trône élevé, semblable aux » charbons ardents et plus éclatant que le so- » leil; on entendait les voix des chérubins, et » des fleuves de flammes s'échappaient de ce » trône où les regards ne pouvaient s'arrêter. Là, » le Dieu grand siégeait dans sa gloire; son man- » teau brillait plus que le soleil et semblait plus » blanc que la neige; des myriades de myriades [1] » étaient devant lui. Les Saints qui l'entouraient » ne s'éloignaient ni le jour, ni la nuit, etc. »

Le Tout-Puissant confirme son arrêt. Comme Hénoch se retirait, une âme vient à se plaindre; le patriarche demande à Raphaël : « Quelle est cette âme? » Celui-ci répond : « C'est l'âme d'Abel qui doit pleurer jusqu'au jour où l'âme de Caïn sera abolie de la face de la terre. »

Chemin faisant, il regarde par dessus les hauteurs du globe et il voit trois monts couverts de nard, d'arbres odoriférants, de cinnamome et de papyrus. C'est le paradis terrestre, et

(1) D'Anges, sans doute.

Raphaël lui montre l'arbre de la science du bien et du mal...., etc., etc [1].

Ces citations suffiront, je pense, pour donner quelque idée du livre attribué en Ethiopie au patriarche Hénoch. Divers écrivains l'ont considéré comme les annales des diables, et ce n'est point à tort que le chevalier Bruce a dit que, dans plusieurs de ses parties, il ressemblait à l'Apocalypse. De traduction en traduction, l'original doit être énervé, défiguré; il est probable qu'il ne manque pas d'une certaine élévation, mais il faut être au moins Éthiopien pour en faire un livre canonique.

(1) *Essai sur la Littérature des Hébreux*, tome III, page 309.
Grand Dictionnaire de la Bible, par Simon, tom. I, p. 468.
Bibliotheca sacra, de Sixte de Sienne, tom. I, p. 87.
Erklärungen der heiligen Schrift, tom. V, p. 409.
The holy Bible explain'd, tom. II, p. 29.

VI.

DU LIVRE HÉBREU D'HÉNOCH SUR L'AMITIÉ.

Le *Livre d'Hénoch,* que j'ai essayé de traduire, ne fait nullement partie des ouvrages attribués au Prophète du déluge par les Éthiopiens et les Mahométans. Il est probable qu'il n'aura été ainsi

nommé que parce que la fantaisie en est venue à l'écrivain israélite. En effet, on pourrait l'appeler avec autant de raison ספר סקראט le *Livre de Socrate*, puisque le patriarche n'y joue pas un rôle plus important que celui du philosophe grec.

Ce petit Ouvrage, resté inédit jusqu'à ce jour, est la paraphrase du commencement de la *Disciplina Clericalis*, composée en latin par רבי משה ספרדי Rabbi Moïse Séfardy ou Pierre Alphonse, d'après les proverbes, les allégories et les fables des philosophes arabes les plus estimés [1].

(1) « Propterea libellum compegi, partim ex proverbiis philosophorum, et suis castigationibus arabicis et fabulis, et versibus, partim ex animalium et volucrum similitudinibus. Huic libello nomen injungens, et est re, id est *Clericalis disciplina*. Reddit enim Clericum disciplinatum » (*Disciplina Clericalis*, p. 6).

Il existe en langue romane trois versions différentes de la *disciplina Clericalis*, savoir une en prose et deux en vers. L'une de ces dernières a été imprimée en 1760 par Barbazan et en 1808 par Méon. Legrand d'Aussi en a donné l'analyse. La seconde traduction en vers

Il est vraisemblable qu'il aura été mis en hébreu par un des anciens co-religionnaires de l'auteur; cependant, si l'on pense que Moïse Séfardy était très versé dans la connaissance de la Loi et du Thalmud et qu'il écrivait avec une égale facilité dans le style de la Bible ainsi que dans celui de la Mischna, on ne trouvera pas improbable qu'il ait traduit lui-même, dans la langue de ses pères, une partie de l'ouvrage qu'il avait composé dans un idiôme européen. Au reste, je n'émets cette opinion que comme une simple conjecture, et je laisse aux lecteurs instruits le soin de décider jusqu'à quel point elle peut être valable.

Rabbi Moïse Séfardy (c'est-à-dire l'Espagnol) naquit en 1062 à Osca ou Huesca, dans le royaume d'Aragon, et mourut en 1110, selon Casimir Oudin. On lit dans la chronique d'Alberic, moine

a été imprimée pour la première fois en 1824 aux frais de la Société des Bibliophiles, qui a également publié en 1834 la version en prose.

des Trois-Fontaines, qu'il se fit baptiser à l'âge de quarante-quatre ans, le jour de la fête de Saint Pierre, en 1106, d'où il prit le nom de Pierre, auquel il ajouta celui d'Alphonse en l'honneur d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, qui voulut bien être son parrain et le nommer son premier médecin [1].

Le conte du *Philosophe qui n'avait qu'un demi-ami* et l'*Histoire de deux incomparables amis,* forment le développement des conseils renfermés dans le *Livre d'Hénoch.* Ces deux narrations ont donné lieu à une multitude d'imitations plus ou moins heureuses, dont j'ai cru devoir

(1) Voyez, pour plus de détails, la savante notice sur Pierre Alphonse et ses ouvrages, publiée par M. de Labouderie, en tête de la *Discipline de Clergie*, édition de la Société des Bibliophiles français (Un vol. in-8°. Paris, 1834), et celle non moins complète de M. Schmidt. « *Petri Alphonsi Disciplina Clericalis* zum ersten » Mal herausgegeben mit Einleitung und Anmerkungen, » von Fr. Will. Val. Schmidt, ein Beitrag zur Geschichte » der romantischen Litteratur. » Berlin, 1827, un vol. in-4°.

publier ci-après une liste aussi complète que possible.

I. Legrand d'Aussy a fait paraître, d'après un texte en langue romane dont il ne cite point le manuscrit, la traduction d'un conte intitulé : *Du Prud'homme qui donna des instructions à son fils*, aliàs : *Du Prud'homme qui n'avait qu'un ami*[1].

Un bourgeois de Rome, considéré par sa noblesse et son mérite, et profondément versé dans les lois, avait un fils d'environ quinze à seize ans qui s'était fait, grâce à la douceur, à la générosité de son caractère, un assez grand nombre d'amis, c'est-à-dire, selon l'expression du Trouvère, « de ces amis dont le monde est rempli, de ces gens qui vivent des sottises d'autrui et qui vous en imposent par leurs protestations séduisantes jusqu'au moment où vous les mettez à l'épreuve. » Affligé de voir son fils se perdre dans

(1) *Fabliaux, contes, fables et romans du* XIIe *et du* XIIIe *siècles*, traduits par Legrand d'Aussy, 3e édition, tome III, page 225.

la société d'hommes aussi perfides, le vieillard essaya de lui adresser quelques exhortations au sujet de la confiance illimitée qu'il leur accordait si imprudemment; mais, à toutes ses sages remontrances, le jeune homme répondit qu'il était sûr de la sincérité de ses dix amis.

—« Si tu possèdes réellement dix amis, reprit alors le bourgeois, je ne te parlerai plus de l'argent qu'ils te coûtent : car, moi qui ai vécu soixante ans, je ne suis point, à beaucoup près, aussi heureux : malgré toutes mes recherches, je n'ai pu, jusqu'à présent, acquérir qu'un seul fidèle compagnon. »

La fin du conte est conforme au texte hébreu.

Dans un autre manuscrit de la Clayette, le jeune homme, au lieu de porter chez ses amis un veau égorgé et de le faire passer pour le cadavre d'un homme qu'il aurait tué, se dit cité à comparaître devant le tribunal de l'empereur pour se justifier d'un meurtre, et les prie de l'y accompagner afin de le défendre par leur témoignage.

Dans une autre version, qui est celle qu'a imprimée Barbazan [1], la scène se passe en Arabie. Le vieillard s'appelle Lucinabe, et c'est au lit de la mort qu'il donne à son fils les instructions qui forment le fond du fabliau. Le jeune homme prétend posséder plus de cent amis. C'est alors que Lucinabe lui dit que, durant le cours de sa longue carrière, il n'a jamais pu s'acquérir que la moitié d'un ami. Aussi, le conte est-il intitulé : *Du Preudome qui avoit demi ami* [2].

Dans la *Clericalis Disciplina* et dans la *Discipline de Clergie* qui en est la traduction, la scène se passe également en Arabie, mais, ni le texte latin, ni la version en prose romane du XVe siècle, ne nomment le vieillard ; toutes les fois qu'il en est

(1) *Castoiement d'un père à son fils.* Paris, 1760.

Fabliaux et contes des poëtes français des XIe, XIIe, XIIIe, XIVe et XVe *siècles* (tom. II, p. 44). Paris, 1808, édit. revue par Méon.

(2) Manuscrit de la bibliothèque du Roi, fonds de l'Abbaye Saint-Germain des-Prés, no 1830.

question, on lit *Arabs* et l'*Arabien*. Le texte hébreu l'appelle ארוויש Arwès ou Arwasch.

La version publiée par MM. Galand et De Cardonne[1], d'après un texte arabe qui est sans doute le même que celui du فاكهة الخلفاء ومفاكهة الظرفاء *fructus imperatorum et iocatio ingeniosorum* d'Ahmed ben Mohammed[2], n'offre aucune variante remarquable. Un riche négociant fait voyager son fils pour trouver un véritable ami, et le fils ramène cinquante compagnons, de l'attachement desquels il croit pouvoir répondre. Comme dans les narrations précédentes, le père propose une épreuve, mais, au lieu d'un veau, c'est un mouton qu'il tue, et il accompagne le jeune homme dans les visites que ce dernier fait à ses cinquante amis.

Le même conte se trouve dans les *Heures de*

(1) *Mélanges de littérature orientale*, tom. I, p. 78.

(2) Je dois cette remarque à la communication qu'a bien voulu me faire, de l'ouvrage de Ahmed ben Mohammed, un illustre Savant, M. Quatremère, dont la bonté pour ses élèves égale les vastes et profondes connaissances.

récréation de Guichardin[1], et dans les *Novelle di Granucci*[2].

II. L'*Histoire de deux incomparables amis*, dont l'un des épisodes rappelle l'histoire de Stratonice, et la fin, la Ballade de Schiller intitulée : die Bürgschaft[3], se trouve également, avec quelques changements :

Dans les *Mille et un jours ;*

Dans les *Cent nouvelles Nouvelles* de Mme de Gomez[4] ;

Dans les *Fables* de La Fontaine, sous le titre des *Deux Amis*[5] : la scène se passe au Monomotapa ;

Dans les *Contes* du même auteur[6]. On lit aussi, sous le titre des *Deux Amis*, une plaisanterie qui, ainsi que le remarque Legrand d'Aussy,

(1) Tome III, page 145.

(2) Tome I, cinquième Nouvelle.

(3) Schiller's sämmtliche Werke, édition de Stuttgard, p. 63.

(4) Tome V, vingt-huitième Nouvelle.

(5) *Fables de La Fontaine*, tom. II, liv. VIII, fable onzième.

(6) *Contes de La Fontaine*.

blesse tout à-la-fois les mœurs et la vraisemblance ;

Dans Giraldi, *Deca quinta* [1]. Un mari est condamné à mort ; sa femme se rend dans la prison, et, comme Mme de Lavalette, lui fait prendre ses propres vêtements à l'aide desquels il s'échappe ; mais elle est condamnée à mourir pour lui. Au moment où elle monte sur l'échafaud, l'époux paraît pour la sauver. Le gouverneur, homme impitoyable, veut les faire périr tous deux ; heureusement le roi, informé de leur mutuel héroïsme, leur accorde grâce pleine et entière.

Cette nouvelle rappelle le dévouement de Mme Lavergne, qui voulut partager le sort de son mari, le commandant de Longwy, condamné à mort pendant la Terreur, et l'action non moins admirable du généreux Aved de Loizerolles, qui monta dans le tombereau de Fouquier Tinville à la place de son fils que l'on conduisait à la guillotine ;

Dans le *Décameron* de Boccace [2], les deux

(1) Page 444.

(2) Dixième Journée, cinquième Nouvelle.

amis se nomment Gisippus et Titus, l'un est Athénien, l'autre citoyen de Rome ; leurs aventures sont conformes à celles des textes arabe et hébreu. Toutefois, le noble sacrifice de Gisippus ne s'opère qu'au moyen d'une substitution faite à la faveur des ténèbres ;

Dans la *Bibliothèque du Théâtre français* [1], Hardi et Chevreau en ont fait une tragi-comédie, d'après la version de Boccace ;

Dans la *Clericalis Disciplina* [2];

Dans la *Discipline de Clergie* [3];

Dans les *Fabliaux, Contes, Fables et Romans du XIIe et du XIIIe siècles*, traduits ou extraits par Legrand d'Aussy [4];

Dans les *Fabliaux de Barbazan*, sous le titre des *Deux bons Amis loiax* [5];

(1) Tome I, page 351.

(2) Édition de la Société des Bibliophiles français, deuxième conte. Édition de M. Schmidt, même conte.

(3) *Idem*, deuxième conte.

(4) Troisième édition, tome III, page 230.

(5) Édition revue par Méon, tome II, page 52.

Dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, fonds de l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, n° 1830, même titre, même texte.

VII.

NOTICE SUR LE LIVRE HÉBREU DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI, N° A, 2613.

Ce livre, de format in-18, est relié en parchemin et a appartenu à Gaulmin, ainsi que l'indiquent les mots suivants, écrits sur le titre : *ex Bibliotheca Gilberti Gaulmin Molinensis*. Il est probable qu'il lui aura servi pour son édition de la *Vie et de la Mort de Moïse*. L'un des trois textes rabbiniques qu'il a publiés sur ce sujet est, en effet, celui du premier traité renfermé dans

le livre qui nous occupe, traité par lequel on désigne l'ouvrage entier dans les catalogues de la Bibliothèque du Roi. Voici la copie figurée du titre ; j'y ai joint une traduction littérale :

ספר
דברי הימים
של משה רבינו
ע״ה

וספר טובי בן טוביאל : וספר אלדד הדני :
ומשלי סנדאבאר : וכתב מעשה של
ירושלמי : וספר חנוך : והידות
איזופיטי : ומשלים של
שלמה המלך
ע״ה

והוגה על יד הנבון כה״ר
נסים שומן
יזי״א

ותהי התחלתו ביום ד׳ יב אדר שנת
השׂסה ליצירה פה

ויניציאה
על יד גואנדגארה ובביתו:
Con Licentia de' Superiori.

C'est-à-dire :

LE LIVRE

DE LA VIE

DE MOISE NOTRE MAITRE

(sur qui soit la paix !)

ET LE LIVRE DE TOBIE FILS DE TOBIÈL. ET LE LIVRE D'ELDAD HADDANY. ET LES PARABOLES DE SENDABAR. ET LE LIVRE DE L'HISTOIRE DU JÉRUSALÈMITE. ET LE LIVRE D'HÉNOCH. ET LES SIMILITUDES D'ÉSOPE. ET LES PARABOLES DU ROI SALOMON.

(Que la paix soit sur lui !)

Publié par les soins du très sage rabbin, gloire de Dieu, NASIM SCHOMEN,

(Puisse-t-il vivre longtemps pour voir sa postérité, Amen !)

Et il a été commencé le 4e jour, 12 du mois d'Adar de l'année 5365 de la Création, ici à

VENISE,

PAR JEAN DE GARA ET CHEZ LUI.

Avec permission des Autorités.

La date énoncée dans ce titre répond au mercredi, 12 mars 1605 de notre ère. En haut,

à gauche, se trouve tracé à la main le chiffre 158, mais ce n'est point celui que l'ouvrage porte à la Bibliothèque du Roi, car il y est coté sous nº A, 2613.

L'imprimeur Jean de Gara est peu connu, bien qu'un assez grand nombre de livres rabbiniques soient sortis de ses presses; je me bornerai à citer אילת אהבים *la Biche aimable*, commentaire sur le Cantique des Cantiques, par Rabbi Salomon Alkavêts; יד המלך *la main du Roi*, commentaire sur le livre d'Esther, par Rabbi Samuel Valerio; ראשית חכמה *le Commencement de la Sagesse*, traité philosophique, composé, à ce que l'on croit, par Rabbi Éliâhoû, fils de Moïse Verasy; ספר שאלות *le Livre des Questions*, par Rabbi Saül le Kôhên; ספר תולדות אדם *le Livre des Générations d'Adam*, par Rabbi Samuel Algazy, ouvrage chronologique qui commence au premier homme et finit à l'époque de la grande destruction des livres juifs en Italie, etc., etc.

I. Le ספר דברי הימים של משה *Sèfèr dibrêy hayyâmim schèl Moschèh* (le livre de

la vie de Moïse) a paru, ainsi que je l'ai dit, par les soins de Gaulmin, qui a publié trois petits ouvrages sur ce sujet, sous le titre de *De Vita et Morte Mosis*[1].

II. Buxtorff, dans sa *Bibliotheca Rabbinica*[2], parle brièvement du ספר אלדד הדני *Sèfèr Eldâd haddâni* ou *Danæus;* Rabbi Abraham Péritsòl le cite deux fois dans son *Traité des Voies du Monde*[3]. Cet ouvrage d'Eldâd est exclusivement géographique : il ne faut donc pas le confondre avec le ספר אלדד השני *Sèfèr* (livre) d'*Eldâd haschêni* dont Aben Ezra fait mention dans son commentaire sur l'Exode, lorsqu'il avertit les Israélites sensés de se mettre en garde contre les assertions renfermées dans certains livres non canoniques : tels que le

(1) *De Vita et Morte Mosis libri tres,* Gilbertus Gaulmin Molinensis ex MS. exemplaribus, primus hebraicè edidit, latina interpretatione et notis illustravit. Paris, 1629, 1 vol. in-18.

(2) Buxtorff, *Biblioth. rabb.*, p. 312 et 324.

(3) אגרת אורחות עולם *Ighèrèth Orhhôth Olam*, manuscrit hébreu de la Bibliothèque royale, n° 343 (ancien fonds). Cet ouvrage a été imprimé à Oxford en 1690.

ספר דברי הימים של משה *Sèfèr dibrêi hayyâmim schèl Moschèh*, le ספר זרובבל *Sèfèr Zérôbabel* et le ספר אלדד השני *Sèfèr Eldâa haschêni*[1].

III. Le ספר טובי בן טוביאל *Sèfèr Tobi ben Tobiêl* (le livre de Tobie, fils de Tobiel), renferme le récit des aventures de Tobie, de la tribu de Nephthali, qui fut emmené captif en Assyrie, du temps du roi Salmanasar, ainsi que de celles de son fils, auquel l'ange Raphaël servit de Mentor dans son voyage en Médie. Ce *Livre de Tobie* n'est point le même que celui que Sébastien Munster a traduit en latin.

IV. Les משלי סנדאבאר *Mischlêy Sendâbâr* (Paraboles de Sendâbâr)[2], forment un petit roman dont l'aventure de Joseph avec la femme de Putiphar, et l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte, ont sans doute fourni le sujet. Les

(1) Commentaires sur le deuxième chapitre de l'Exode.

(2) La Bibliothèque impériale de Prague possède, sous le titre de משלי סנדראבר *Mischlêy Sandrâbâr*, un livre hébreu que je présume être le même que celui dont il est ici question.

sept Sages les plus fameux de l'Inde cherchent à prolonger par des contes la vie d'un jeune prince forcé de contrefaire le muet pour éviter un péril redoutable dont Sendâbâr, son précepteur, a reconnu l'existence en examinant les astres. L'épouse du roi profite de son silence pour l'accuser plus violemment; et, comme les récits des philosophes ont pour but de dévoiler les nombreuses ruses des femmes, elle s'efforce, par d'autres narrations, de détruire l'impression qu'ils pourraient avoir produite sur l'esprit du monarque indien; mais, après le septième jour, le jeune prince recouvre l'usage de la parole et fait éclater son innocence.

Les *Paraboles de Sendâbâr* qui sont le prototype du roman turc intitulé : قرق وزير *les Quarante vizirs,* et de divers autres romans orientaux, ne diffèrent en rien, pour le fond, du roman grec mis sous le nom de Syntipas le philosophe. L'auteur du texte grec, dit M. de Sacy dans sa Notice sur la version hébraïque des *Fa-*

bles de Bidpai [1], assure qu'il a été traduit du persan en cette langue et qu'il a d'abord été écrit par un Persan appelé Μοῦσος. Peut-être ce roman avait-il été mis en arabe ou en persan par un musulman du nom de موسى Moussa.

Ce même roman a produit celui d'Eraste, fils de l'empereur Dioclétien, de sa belle-mère Aphrodisia et des sept Philosophes [2], qui a été publié sous des titres un peu différents dans plusieurs langues [3].

(1) *Notices des manuscrits de la bibliothèque du Roi*, tome IX, page 404.

(2) *Le Dolopatos*, ou roman des Sept Sages de Rome (en vers), manuscrits français de la Bibliothèque du Roi, nos 6849 et 7606.

Le roman d'Érastus, ou des Sept Sages de Rome (en prose), manuscrit français, fonds de l'église de Paris, no 2, fo 46.

(3) On le trouve entre autres en Allemand sous le titre de Das Buch der sieben Weisen Meister von Rom (Wolf *Bib. Rabb.*, p. 931). Il existe également en Sanskrit. Un jeune orientaliste, dont le mérite est justement apprécié, M. Loiseleur Deslongchamps, en a donné une analyse étendue, d'après cette dernière langue, dans son curieux ouvrage, intitulé *Essai sur les Fables indiennes et sur leur introduction en Europe.* Paris, 1838, 1 vol. n-8o, chez Techener.

Je me propose de donner bientôt une édition du texte hébreu, accompagnée d'une traduction littérale et de notes nombreuses. Je compte également faire paraître avant peu les *Aventures d'un Jérusalèmite*, ainsi que les *Paraboles du roi Salomon* dont il est question ci-après.

V. כתב מעשי של ירושלמי *Kithab ma'açêy schèl Yeroûschalmy* (le livre des Aventures d'un Jérusalèmite) est un conte moral dans lequel on fait ressortir les funestes conséquences de la désobéissance aux ordres paternels. Composé en arabe, il a été mis en hébreu par Rabbi Abraham Maïmoùn. Le début de ce Livre, qui est fort intéressant, et dans lequel les démons jouent un rôle curieux, a la plus grande analogie avec le vingtième Conte du roman de Sendâbâr.

VI. ספר חנוך *Sèfèr Hhanôch* (le Livre d'Hénoch) n'est point l'ouvrage bizarre et incohérent que les Éthiopiens attribuent au fils de Yarèd. Il renferme les conseils d'un père à son fils sur l'amitié en général ainsi que sur le culte que l'on doit à Dieu; la morale qui en fait la base trouve

son développement dans deux contes : (*Le vieillard qui n'avait qu'un demi-ami*, et *l'Histoire de deux incomparables Amis*).

VII. חידות איזופיטי *hhidôth Ezôpity* (les Énigmes ou les Similitudes d'Ésope). C'est un choix des meilleures fables d'Ésope que l'auteur israëlite nomme tantôt ישופיטו Yêçôpitô, et tantôt איזופיטו Êzopitô. Sur le titre de l'ouvrage que nous décrivons, on lit איזופיטי Èzôpity ou Izôpity. Dix de ces fables hébraïques ont été publiées d'après un livre hébreu de la bibliothèque Bodleyenne d'Oxford, intitulé גן עידונים *Gan Idoûnim* (Jardin des Délices), dans une édition grecque des fables d'Ésope, imprimée à Oxford, en 1698, sous le titre de *Fabularum AEsopicarum delectus*. Elles sont suivies de quelques fables arabes de Lokman.

VIII. משלים של שלמה המלך *Meschâlim schèl Schlomoh hammèlèch* (les Paraboles du roi Salomon), renferment cinq Contes dans lesquels figure l'illustre monarque d'Israël, qui y soutient peu dignement sa réputation de sagesse et de pénétration. L'auteur s'appuyant sur ces

paroles de l'Écriture אדם אחד מאלף מצאתי
« J'ai bien trouvé ואשה בכל אלה לא מצאתי
» un homme entre mille, mais je n'ai point
» trouvé une femme entre elles toutes[1] », fait dire à Salomon que les femmes, lorsque l'intérêt ou l'amour les domine, ne connaissent nullement la pitié; et, à ce sujet, il raconte que le fils de David voulant démontrer cette prétendue vérité au Sanhédrin, fit venir un habitant de Jérusalem, ainsi que sa compagne, et les entretint séparément : il promit à l'un de lui donner sa fille en mariage s'il tuait sa femme, et à celle-ci, il offrit le titre de reine si elle consentait à assassiner son époux.

Tous deux acceptent ces propositions; cependant, quand vient le moment fatal, le mari ne se sent pas le courage de sacrifier la mère de ses enfants à une coupable ambition, tandis que la femme emploie, sans hésiter, le glaive que Salomon lui a donné; mais, comme ce glaive

(1) *Ecclésiaste*, chapitre VII, verset 29.

est en étain, il tire seulement le mari de son sommeil. Il se saisit alors de sa criminelle épouse, et la conduit devant le monarque qui s'écrie : « J'ai bien trouvé un homme sur mille, mais je n'ai » point encore trouvé une femme entre toutes ! »

Dans le premier conte, un esclave ravit au fils de son maître l'héritage qui lui revenait, et Salomon est requis de mettre en œuvre sa sagesse pour reconnaître le véritable fils, le légitime héritier. Ce conte a sans doute fourni l'idée d'un Fabliau français du Moyen-Age, intitulé : *le Jugement de Salomon* [1].

Dans la deuxième narration, un mari est attaqué en voyage par une troupe de brigands, dont le chef plait tellement à sa compagne, qu'elle oublie toutes les convenances pour satisfaire, sous les yeux même de son époux attaché à un arbre, l'ardente passion qui la consume.

(1) *Li jugemens de Salemon*, manuscrit français de la bibliothèque du Roi, nº 7218.

Recueil de Barbazan, tome II, page 440.

Fabliaux de Legrand d'Aussy, tome II, page 429.

Le quatrième conte renferme les aventures de trois frères qui étaient venus vers Salomon « afin de recueillir les perles de ses conseils et les pierres précieuses de ses discours. »

Un autre fabliau du Moyen-Age, *les Barils d'huile mis en dépôt* [1], offre quelques points de ressemblance avec le dernier conte. Au lieu d'huile, les tonneaux confiés au dépositaire infidèle contiennent des זהובים *zehoûbim* (pièces d'or) recouvertes d'une légère couche de miel.

Somme toute, le titre de ce petit roman, comme celui du *Livre d'Hénoch*, n'est pas suffisamment justifié, car, sur les cinq contes qu'il renferme, Salomon ne paraît que dans trois, et encore, ainsi que je l'ai remarqué, n'y paraît-il pas sous un jour très favorable.

L'ouvrage dont je viens d'analyser le con-

(1) *Li jugemens de l'uille qui fut prise en garde*, manuscrit français de l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, nº 1830.

Recueil de Barbazan, tome II, page 113.

Fabliaux de Legrand d'Aussy, tome 3, page 62.

tenu, a cent dix-huit pages, imprimées en caractères rabbiniques, à l'exception du premier mot des divisions principales et du titre des différents livres, qui sont en caractères assyriens; plusieurs feuillets ont été arrachés, et le ספר אלדד הדני *Sèfèr Eldad haddâni* manque totalement, ainsi que la fin du ספר טובי בן טוביאל *Livre de Tobie ben Tobiêl,* et le commencement des משלי סנדאבאר *Paraboles de Sandâbâr*. En effet, après le feuillet יט (19) verso, on trouve immédiatement le feuillet כח (28) recto. Il existe donc une lacune de neuf pages.

La Bibliothèque du roi possède un manuscrit du *Livre d'Hénoch sur l'Amitié* [1], mais il ne m'a été d'aucun secours. Exécuté récemment, et par une main peu exercée, il n'est d'ailleurs que la copie, souvent fautive, du texte imprimé à Venise.

(1) Manuscrit hébreu de la Bibliothèque du Roi, ancien fonds, nº 212, fº 1er.

LE

LIVRE D'HÉNOCH.

Sommaire. — Conseils des sages. — Aphorismes moraux. — Exhortations d'un père à son fils. — Histoire du Philosophe qui n'avait qu'un *demi-ami*. — Les cent amis à l'épreuve. — S'il est possible d'avoir un ami *entier*. — Histoire de deux incomparables amis.

LE

LIVRE D'HÉNOCH.



I.

LES CONSEILS DES SAGES.

Le philosophe Hénoch, surnommé Edris[1] en langue arabe, disait à son fils[2] :

---

(1) Les textes latin et roman, publiés par la Société des Bibliophiles français, portent tous deux *Edrich*, mais à tort.

(2) Le fabliau contenu dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi, fonds de l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, nº 1830, commence ainsi :

« Li peres son fill chastioit,
« Sen et savoir li aprenoit.
» Beax filz, dit-il, à moi t'entent,
» Ne lesse pas coler au vent
» Ce que ton père te dira ;
» Se tu l'entenz, il te vaudra.
» ... Garde que criesmes Dieu le voir,
» C'est commencement de savoir ;

— « Que la crainte de Dieu soit ta plus grande affaire [1], et le profit te viendra sans peine. »

Un autre philosophe s'exprimait ainsi :

— « Celui qui craint le Seigneur, tous les Fils de la Terre le redoutent; tandis que celui qui ne craint point le Seigneur, redoute lui-même tous les Fils de la Terre. »

Un troisième philosophe a posé ce précepte :

— « Celui qui aime l'Éternel, a foi en lui [2].

» ... Porte Dieu hennor et servize,
» Gar que soit ta marcheandize.

(1) Littéralement « soit ton commerce ». Le mot ריוח *lucrum* qui suit, a pour opposé, en thalmudique, הפסד ou פסידא *damnum*.

(2) La foi en l'Éternel, jointe au mépris de la mort, forment, selon Aristote, les bases de la véritable sagesse. וידע מעלת הנפש אחר פרידתו מן הגוף וילמד נפשו חכמת הפילוסופיאה וכאשר יקרהו המות ויפחד ויבהל לה אין זה חכם ובוטח ביוצרו ומואס ברע ולא יחרד למות ראוי לקרא חכם : « Celui qui connaît la destinée de l'âme après sa séparation du corps, » qui a étudié la science de la philosophie, et qui cependant, au mo- » ment où la mort arrive, s'effraie et se trouble à son aspect; celui-là, » dis-je, n'est point Sage; mais l'homme qui a foi en son Créateur, » qui rejette le mal, et qui ne redoute point le trépas, celui-là seul

Et, comme l'a remarqué Arwès[1], dans la satire qu'il a composée :

— « O fils d'Adam ! si tu te bornes à croire en » Dieu, sans t'inquiéter de faire ce qui lui plait, » comment oseras-tu dire que tu l'aimes? Car si tu » l'aimais, tu le servirais ; il n'y a, en effet, que » celui aime véritablement qui cherche à se ren- » dre agréable [2]. »

Ainsi disait Socrate à ses disciples :

—« Gardez-vous de ne point chercher à plaire,

» est vraiment digne d'être appelé Sage. » (*Manuscrit hébreu de la Bibliothèque du Roi*, ancien fonds, n° 404, f° 355.)

(1) Le nom de ce philosophe n'existe que dans le texte hébreu. La rédaction latine porte *Arabs* et la version en prose romane l'*Arabien*.

(2) תלמידיו *thalmidaïv*, ses disciples ; au singulier תלמיד thalmid, de la racine למד *lamad*, apprendre, étudier. C'est de cette même racine qu'est dérivé le nom de la célèbre collection de traités qui forment le תלמוד Thalmud. En Arabe, تلميذ *telmiz*, et en Syriaque ܬܠܡܝܕܐ *thalmido*, signifient aussi disciple comme l'Hébreu *thalmid*.— Les disciples des Prophètes sont quelquefois appelés leurs fils (I. *Rois*, XIII II,13 ; *Amos*, VII, 14). Dans sa paraphrase chaldaïque, Onkélos traduit effectivement בני הנביאים (fils des prophètes) par תלמידי נבייא (disciples des prophètes).

» et surtout de ne point vous rendre agréables au » Tout-Puissant en une chose. »

Ses disciples lui répliquèrent :

— » Explique-nous, ô notre maître! en quoi » consiste cette chose. »

Il leur parla alors dans les termes suivants :

— « Fuyez les mensonges, car c'est un abominable mensonge, une odieuse hypocrisie, que de se montrer dans ses actions empressé à servir Dieu, soit en secret, soit ouvertement, non point en l'honneur du Tout-Puissant, ni pour la gloire de son nom, mais seulement pour s'honorer soi-même, afin que les hommes sachent que vous servez le Seigneur en secret et qu'ils vous exaltent [1].

» Il est encore un autre genre d'hypocrisie plus

Variante. On lit dans le texte latin : « ... qui timet eum, diligit eum; qui timet Deum, obed Deo. »

(1) « Beax Filz, ge te pri et comment
» Que n'aimes pas Dieu faintement,
» Ne li fais semblant à nul fuer,
» Se tu ne l'aimes de bon cuer;
» Ilueques fait ses oraisons,
» Sovent se courbe a genoillons.

dissimulé que celui-là. Tel individu s'écartera de la manière d'agir que nous venons de désigner, pour faire savoir indirectement aux Fils d'Adam la crainte de Dieu qui le remplit[1]. Par exemple,

---

» Et son pis vait molt debatant,
» Et sa boche muet en ourant,
» Mais ses cuers est de Dieu molt loing.

(Manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, n° 1830.)

(1) בני אדם *benêi âdâm* les fils d'Adam, les hommes en général. Cette locution est fréquemment usitée dans la Bible et les écrits des Rabbins. Le nom de בנות האדם *benôth hââdâm*, filles de l'homme (*Gen.* VI, 2, 4), a été donné aux femmes de la race de Caïn; par opposition, sans doute, on a appelé בני האלהים *benêi haélohim*, fils de Dieu, les hommes qui marchaient selon le Seigneur. Dans Job, I, 6, 2, et XXXVIII, 7, les mots בני אלהים *benêi elohim*, paraissent désigner les anges qui sont restés constamment fidèles. Les Septante traduisent οἱ ἄγγελοι τοῦ θεοῦ, les anges de Dieu. Les Hébreux employaient très souvent בן *bên* à l'état construit, non seulement en parlant des hommes et des animaux, comme בן משק fils du soin (intendant), בן חיל fils de la vaillance (un brave), בני שחץ les fils de la fierté (animaux indomptables), mais aussi en parlant des objets inanimés, tels que בן קשת fils de l'arc (un trait), בן גרן fils de la grange (de la paille), etc. Les Arabes, qui ont conservé l'expression hébraïque de בני אדם بنو آدم, appliquent aussi les

lorsqu'il a fait souffrir le jeûne à son âme, ou quand il a secrètement fait part de son bien aux malheureux, et que les Enfants d'Adam l'interrogent à ce sujet, il feint une humble et modeste réserve, et dit : *Non, non, je n'ai rien fait;* ou bien, il répond avec componction : *Dieu le sait*[1]...

» Or, son intention, en s'exprimant ainsi, est que tout le monde le regarde comme un homme éminemment pieux, et c'est uniquement pour cela

---

mots ابن fils et بنت fille, aux objets inanimés, comme dans ces vers, où il est fait allusion au mélange de l'eau avec le vin.

نحن الشهود وخفق العود خاطبنا
بزوج ابن سحاب بنت عنقود

« Nous sommes témoins, et la mélodie du luth nous annonce que » le fils des nuages (l'eau) épouse la fille de la vigne (le vin). »

(1) Variantes : *Texte latin.* « Respondet Deus scit, vel non, ut in majori reverentia habeatur et dicatur quod hypocrita non est qui hominibus factum suum nolit propalari. »

Texte roman : « Il répond Dieu le scet se je l'ay faicte ou non, pource qu'on l'ait en plus grande reverence et que on cuide cestuy n'est pas ypocrite quand il ne veult mie manifester ce qu'il faict. Je croy que pou de gens soient qui ne partissent à celle manière. »

qu'il ne révèle même point aux Fils d'Adam les bienfaits qu'il répand en secret, mais qu'il affecte de les céler et de les dérober à leur connaissance.

» Maintenant, sachez qu'il n'est aucun être humain qui échappe à l'une de ces trois catégories là. C'est pourquoi, gardez-vous de l'hypocrisie sous les trois rapports [1] que j'ai cités, et ne vous lassez point; mais persévérez sans chercher de salaire, affermissez-vous et fortifiez-vous toujours, afin d'être du nombre de ceux qui demeurent fidèles à la gloire du Créateur, mais non point dans l'espoir des récompenses des enfants d'Adam [2].

---

(1) Ou le texte hébreu est tronqué ou il faut lire *deux* au lieu de *trois*.

(2) Cette dernière tirade contre l'hypocrisie n'a point été imitée par le Trouvère français; aussi n'existe-t-elle ni dans le manuscrit de l'Abbaye de Saint-Germain, n° 1830, ni dans l'édition publiée par Barbazan et revue par Méon. Le précepte suivant de Rabbi Antignôs de Sôchô s'en rapproche beaucoup אל תהיו כעבדים המשמשין את הרב על מנת לקבל פרס אלא היו כעבדים המשמשין את הרב שלא על מנת לקבל פרס ויהי מורא שמים עליכם:

Un philosophe, fils de l'homme, a dit :

— « Si tu t'appuies sur ton Dieu avec une foi sincère, tu prospèreras certainement dans toutes tes voies. »

Et le philosophe Balaam, nommé en langue arabe Lôqnin [1], disait à son fils :

« Ne soyez pas comme des serviteurs qui travaillent pour leur maître » afin d'avoir une récompense, mais soyez comme des serviteurs qui » servent leur maître gratuitement, et que la crainte de Dieu soit sur » vous ! » (*Mischna*, Aboth, chap. I.)

(1) On lit dans le texte latin : *Balaam qui lingua arabica vocatur Lucaman.* Le texte en prose romane du xv[e] siècle porte aussi Lucaman.

Les Musulmans disent que בלעם Balaam était chananéen, de la race des géants, qu'il avait lu les livres d'Abraham et qu'il y avait appris le nom ineffable de Dieu ; que, par la vertu de ce nom, il prédisait l'avenir et obtenait de l'Éternel la réalisation de tout ce qu'il souhaitait. יונתן בן עוזיאל Jonathan ben Ouziel, qui le dépeint comme une espèce de sorcier, ne craint pas d'affirmer qu'il est le même que Laban, le père de Rachel et de Lia.

La bouche de l'ânesse de Balaam est au nombre des dix choses qui, selon les Thalmudistes, ont été créées le sixième jour, au coucher du soleil : עשרה דברים נבראו בערב שבת בין השמשות ואלו הן פי הארץ פי הבאר פי האתון הקשת והמן והמטה

— « Mon fils, que la fourmi ne soit pas plus

והשמיר הכתב והמכתב והלחות ויש אומרים אף המזיקין וקבורתו של משה ואילו של אברהם אבינו « Dix choses ont » été créées le sixième jour, au moment du coucher du soleil; ce sont » les suivantes : l'ouverture de la terre, celle du rocher, la bouche de » l'ânesse, l'arc en ciel, la manne, la baguette, le schômir, les signes » de l'écriture, l'art d'écrire, et les tables de la loi. D'autres ajoutent : » les Esprits malfaisants, la tombe de Moïse et le bélier d'Abraham » notre père. » (*Mischna*, Aboth, chap. V).

Quant à l'identité de Balaam lui-même avec לוקנין Lôqnin, c'est une de ces suppositions gratuites que les écrivains israélites du Moyen-Age ne se refusent jamais le plaisir de faire, quand ils en trouvent l'occasion. Effectivement, Balaam n'est point appelé en arabe لوقنين Lôqnin, attendu que ce nom est un de ceux que porte لقمان Loqman dans plusieurs compositions rabbiniques et que les Arabes ne confondent nullement le prophète chaldéen avec le célèbre fabuliste.

Le ספר מוסרי הפילוסופים *Séfèr moûsrêi happilôsôfim* (livre des enseignements des Philosophes), ouvrage dans lequel figurent אפלטון Platon, סקראט Socrate, אריסטוטליס Aristote, פיתגוריש Pythagore, סולון Solon, אלכסנדר Alexandre, דיוגאנים Diogène, איפוקראט Hippocrate, גליאנוס Galien, אפיקורוס Épicure, etc, fait aussi paraître לוקנין Lôqnin ou לוקמן Loqman. Tous ces personnages causent entre eux sur divers sujets, et, selon l'expression de l'écrivain, יהיו דבריהם יורדים על הנפשות כפלגי מים בציון : « leurs paroles descendaient sur les âmes comme

sage que toi, car elle amasse, durant la moisson, de la nourriture pour l'hiver [1].

---

des ruisseaux d'eau vive sur une terre aride. » Vers la fin, chacun des Sages expose ses vues; Galien et Hippocrate expliquent leur doctrine sur le cœur, sa conformation, ses maladies, etc., et Loqman parle sur la sagesse en général כי הלב תחייהו המלה הטובה מן החכמה כאשר יחיה האדמה זרם המטר : « Toute bonne parole de la sagesse, dit-il, ravive le cœur, de même qu'une pluie abondante ranime la terre. » ואל תמנע האמת מבעליו כי כל מונע האמת יפתח לו האל שער השוא : « Ne refuse point de recevoir la vérité de la bouche de ceux qui l'enseignent, car le Tout-Puissant ouvrira la porte de l'affliction à quiconque aura repoussé la vérité. » : אין ראוי לאדם לבקש הכנעת זולתו « Il est indigne de chercher à humilier son prochain. » שכל בלי מוסר כאילן בלא פרי ושכל עם מוסר כאילן פרי : « L'esprit sans instruction est comme un arbre sans fruit, tandis que l'esprit réuni à l'instruction est semblable à un arbre fruitier, etc. (*Manuscrit hébreu de la Bibliothèque du Roi*, nº 24, ancien fonds. Cet ouvrage a été imprimé à Lunéville, mais sans être accompagné d'une traduction).

Les Thalmudistes qui, en général, n'ont pas fort bonne opinion du prophète chaldéen, disent que שלשה מלכים וארבעה הדיוטות אין להם חלק בעולם הבא : « trois rois et quatre fous ne jouiront d'aucune part dans le monde qui est à venir; » et, au nombre de ces derniers, ils citent Balaam (Thalmud, *Sanhédrin*, folio 90).

(1) La fourmi est souvent citée dans la Bible comme l'emblême du travail, de la prévoyance et d'une infatigable activité. לך אל נמלה

» Mon fils, que le coq ne soit pas plus vigi-

עצל ראה דרכיה וחכם אשר אין לה קצין שטר ומשל תכין
בקיץ לחמה אגרה בקציר מאכלה : « Va vers la fourmi, pares-
» seux ! Regarde ses voies et deviens sage ; laquelle n'ayant point de
» capitaine, d'officier ni de commandant, prépare en été sa nourri-
» ture et amasse durant la moisson sa subsistance (*Prov.*, chap. VI). »
Le nom hébreu de la fourmi נמלה *nemâlâh* a passé en Arabe
نمل et, bien qu'il ait une forme passive, il paraît à plusieurs écrivains dérivé de la coutume qu'a cet insecte de ronger les bourgeons du blé qu'il amasse pour sa provision d'hiver et de la manière dont il les empêche de croître. Pline rapporte ainsi cette particularité : *semina arrosa condunt formicæ, ne rursus in fruges exeant è terrâ* (Hist. Nat. liv. XI, chap. 30). Pluche dit : « Le penchant domi-
» nant des fourmis est d'amasser une provision de blé ou d'autre grain
» dont elles rongent les bourgeons, afin, assure-t-on, de l'empêcher de
» croître (*Exposit. de la nature*, vol. I, dial. 8). » Addison a remarqué dans le *Guardian*, n° 156 : « Le blé dont les fourmis font pro-
» vision prendrait racine en terre si ces ingénieux insectes ne paraient
» à cet inconvénient en rongeant tous les bourgeons avant de les en-
» tasser. C'est ce qui explique pourquoi le blé qu'on trouve dans leurs
» trous ne produit jamais rien. » Bochart, vol. III, pag. 588, et Scheuchzer, *Phys. sacr.*, ont parlé fort au long de la fourmi. Sadi, dans son *Gulistan*, a dit :

مور گرد آورد بتابستان
تا فراغت بود زمستانش

lant que toi, car il se réveille dès le matin, tandis que tu sommeilles encore.

» Mon fils, que le coq ne te soit pas non plus supérieur sous le rapport de la force, car il règne en maître absolu sur ses dix femelles [1], tandis que tu ne peux pas même dominer sur une seule femme.

« La fourmi a fait sa provision en été, de telle manière qu'elle a la » tranquillité en hiver. » (Chap. XII.)

Les Médecins israélites ont donné le nom de נמלה *nemâlâh*, fourmi, à une maladie d'un caractère sec et inflammatoire. (*Manuscrit hébreu, fonds de la Sorbonne,* n° 182, f° 5, recto). Ils appellent aussi נמלי *namly* une veine déliée comme les pattes de cet insecte. Les Médecins arabes, رازي Razi entre autres, se servent également du mot نملي *namly*, pour désigner la même veine (*Manuscrit hébreu, fonds de l'Oratoire*, n° 145, f° 372, verso). נמלי et נמלה ne se trouvent ainsi expliqués par aucun dictionnaire.

(1) Le fabliau porte « ses *cinq* femelles. » Les historiens musulmans, qui en savent toujours plus long que Moïse, grâce à l'inépuisable fertilité de leur imagination, prétendent, dit d'Herbelot, que les quatre oiseaux que Dieu, selon le Coran, ordonna à Abraham de mettre en pièces sur quatre montagnes différentes, étaient une colombe, un coq, un corbeau et un paon; et qu'ils nous représentent les quatre princi-

» Mon fils, que le chien [1] ne soit pas plus généreux que toi, car il reconnaît toujours celui

---

paux penchants que nous devons nous efforcer de combattre, savoir : l'excès de familiarité, la concupiscence, la gourmandise et la volupté.

(1) Le nom hébreu du chien כלב *kélèb*, dans lequel on trouve la préposition כ *comme* et le substantif לב *cœur*, semble indiquer les excellentes qualités de cet animal. « Les Mahométans, dit Busbequius, réputent les chiens immondes et les chassent de leurs maisons : aussi les voit-on toujours errer dans les rues où ils ne vivent que des ordures qu'on y jette. *Canis apud eos obscœnum et impurum animal habetur..... victit ntque de purgamentis quæ in publicum ejiciuntur, etc.* » (Legat. Turc. epist. 3, pag. 178, édition Elzévir).

On lit dans le *Deutéronome*, XXIII, 19 לא תביא אתנן זונה ומחיר כלב בית יהוה אלהיך לכל נדר כי תועבת יהוה אלהיך גם שניהם Plusieurs commentateurs israélites croient que : les mots מחיר כלב (prix du chien) de ce passage sont mis pour מחיר קדש (prix de la prostitution).

Les Grecs désignaient les individus qui faisaient métier de la débauche sous le nom de Κυναιδοι, de κυων *chien* et αιδως *modestie*, c'est-à-dire « gens qui n'ont pas plus de modestie qu'un chien. » Le mot Κυνικος par lequel les Septante rendent כלבי signifie *cynique*, semblable au chien. Josèphe l'a employé dans le même sens εν ΚΥΝΙΚΗΣ ασκησεως πεποιημενος τον βιον « vivant et se conduisant comme un cynique. » (*Ant.* lib. VI, cap. 13).

qui l'a traité avec bonté, tandis que toi tu oublies et méconnais souvent les gens qui t'ont fait du bien.

» Mon fils, ne pense pas qu'un seul ennemi soit peu, et ne pense pas non plus que mille

---

Les Musulmans croient que le chien des Sept Dormants, nommé قطمير *Kuthémir* selon Beïdhawy, devint raisonnable par suite du long séjour qu'il avait fait dans la caverne où reposaient ses maîtres; ils lui donnent même une place dans le ciel avec l'ânesse de Balaam. D'Herbelot cite un proverbe dont ils se servent en parlant d'un avare : *Il ne jetterait pas un os au chien des Sept Dormants.*

Rabbi Péritzôl, dans son ouvrage géographique intitulé אגרת אורחות עולם (Traité des voies du monde) donne au خان khan de Tartarie le nom de כלב הגדול *canis magnus.* ובזה תכנס
פלשתים וכנען וכל ארץ ישראל אדום עמון ומואב ושעיר
דמשק וכל מדי ופרס ונהר סבטיון וגומר ומגוג ים
אירקניא וסארמאציא והכלב הגדול : « Et dans cette contrée
» (l'Asie) sont compris le pays des Philistins, celui de Chanaan et toute
» la Terre d'Israël, l'Idumée, les pays de Ammon et de Moab, Seir,
» Damas, toute la Médie, la Perse, le fleuve Sabbathique, Gômèr et
» Magog, la mer d'Hyrcanie, la Sarmatie, ainsi que les états du Grand-
» Khan. » (*Manuscrit hébreu de la Bibl. du Roi*, n° 343, ancien fonds, chap. II.)

amis soient beaucoup [1]. L'histoire suivante te le démontrera. »

---

(1) Variante du texte en prose romane : « Filz, se tu as un ennemi, c'est trop. » — On connaît le proverbe italien : *Cento amici non bastano, un nemico è troppo.*

Les Thalmudistes ont dit dans le même sens : אלף אוהבים לא ירבו בעיניך ומאויב אחד תירא שלא יזיק בגופך ובממונך : « Que mille amis ne soient pas beaucoup à tes yeux, » mais crains qu'un seul ennemi ne te fasse du tort dans ta personne » et dans tes biens. »

II.

HISTOIRE DU PHILOSOPHE QUI N'AVAIT QU'UN DEMI-AMI.

Le philosophe Arwès[1] donnait ses dernières instructions à son fils avant de mourir, et lui disait :

---

(1) Dans la rédaction arabe de ce conte, c'est un بيّاع marchand qui donne des conseils à son fils au moment où ce dernier se dispose à entreprendre un voyage d'agrément. A son retour, le jeune

— « Mon fils, combien d'amis t'es-tu fait dans ta vie? »

Le jeune homme répondit avec assurance :

— « J'en possède déjà jusqu'à cent. »

Arwès reprit alors :

— » Mon cher fils, un Sage a dit : « N'aime » et ne vante point un ami avant de l'avoir tenté et » de l'avoir mis à l'épreuve [1]. » Sache, en vérité,

---

homme amène cinquante amis et les présente à son père comme des modèles d'attachement et de loyauté.

Dans le Fabliau en vers du XII[e] siècle, c'est un vieillard nommé Lucinabe qui, malade et sentant qu'il ne lui reste que peu de temps à vivre, demande à son fils combien d'amis il possède. Le jeune homme lui répond « plus de cent. » Au lieu du philosophe Arwès, le texte latin porte « Arabs moriturus, vocato filio suo, dixit : » et le texte en prose romane du XV[e] siècle. « Quant l'Arabien voult morir, il appela son filz et lui dist.

(1) On lit dans le manuscrit de Saint-Germain-des-Prés :

« Beax Filz ne loe ton ami
» Ains que tu saches bien de fi
» S'il t'aime bien veraiement
» Tu sauras à l'esprovement. »

A la place de ces mots « le philosophe Arwès », le texte latin porte

que moi-même, qui suis né bien longtemps avant toi, je n'ai trouvé, durant le cours de ma longue carrière, qu'un *demi-ami* [1]. Comment donc, à ton âge, posséderais-tu déjà cent amis tout entiers? Mais, va, éprouve-les et essaie si tu pourras maintenant en trouver un seul parmi eux tous. »

Le jeune homme demanda :

— « Mon père, de quelle manière me conseilles-tu de les mettre à l'épreuve? »

Le philosophe répondit :

— « Mon fils, prends un veau [2], tue-le, coupe-

---

dixit Arabs in versu suo, et le texte en prose romane du XV[e] siècle : « l'Arabien dit en son vers. »

(1) חצי אוהב *hhètsi ôhêb* (une moitié d'ami). C'est aussi l'expression dont s'est servi le Trouvère.

« Beax Filz, molt a que ge sui né,
» Et si n'ai-ge pas tant erré,
» Que ge me soie porchacié
» Fors d'un seul ami la moitié. »

(2) עגל *ēghèl,* jeune veau; on dit aussi בן הבקר *bèn habbâqâr,* fils de la vache; שור *schôr* est le nom générique de bœuf et

le par morceaux, et mets-le dans un sac que tu teindras de son sang, tant en dedans qu'en dehors; présente-toi ensuite devant un de tes amis, puis dis-lui : « Mon maître, mon compagnon, » me voici : je laisse tomber ma supplication de- » vant ta face pour que tu daignes ensevelir dans » ta maison cet homme que je viens de tuer, et » personne, alors, ne connaîtra mon crime. Oh! » je t'en conjure, sauve-moi de la détresse où je » suis ! »

פַּר *pâr* celui de taureau. Le chaldéen et le syriaque ont changé, comme de coutume, le *sch* en *th*. תּוֹר *thôr* ou תּוֹרָה *thôro* ܬܘܪܐ ; l'arabe a substitué un *ts*(ثور *tsour*).

Comme le mot אַלּוּף *aloûf* signifie tout à la fois bœuf et prince, on comprend pourquoi les Israélites avaient choisi pour idole un veau d'or de préférence à tout autre animal (*Exode* XXXII, 4. I. *Rois*, XII, 18). Cette *abomination* devait paraître d'autant plus odieuse à Moïse que le culte des bœufs était égyptien.

Le תלמוד ירושלמי *Thalmud de Jérusalem* donne au jaspe le nom de עין עגלא œil de veau, et Onkélos, dans sa paraphrase chaldaïque de l'*Exode*, appelle de la même manière la pierre précieuse אחלמה *ahhalamâh*.

Le jeune homme partit et fit ainsi.

Il alla donc trouver un de ses amis, et lui parla comme le lui avait enjoint son père.

Mais cet ami lui répondit :

— « Mon cher camarade, va, mets le mort sur ton épaule et enterre-le toi-même; puisque tu as commis le mal, sache en supporter la peine [1]; car dans ma maison tu ne pénétreras certainement point. »

Après avoir été ainsi éconduit, il se présenta chez ses autres compagnons et les visita tous successivement. Mais le second lui tint le même langage que le premier, le troisième lui répondit comme le second, et ainsi firent les autres, jusqu'au dernier.

Dans le conte arabe, le vieillard conseille à son fils d'égorger un كبش mouton. Le Fabliau suit le texte hébreu.

(1) On lit le proverbe suivant dans le manuscrit de Saint-Germain :

« Qui le pendu despenrra
» De sor son col le fais charra. »

(Celui qui décrochera un pendu le fera tomber sur son cou.)

Il retourna alors auprès de son père, et lui raconta ce qui lui était arrivé avec tous ses amis.

Et le vieillard lui dit :

— « Ce qui t'est survenu justifie l'axiôme de certain philosophe : « On a beaucoup d'amis, » quand on les compte; mais, au temps de l'adver- » sité, on les trouve en bien petit nombre. » Va, maintenant, mon fils, vers l'homme dont je t'ai parlé comme étant mon demi-ami, et sache ce qu'il te répondra. »

Le jeune homme se présenta donc chez l'ami de son père et lui révéla sa détresse et son embarras prétendus, de la même manière qu'il en avait fait part à tous ses compagnons [1].

Et l'ami d'Arwès lui répondit et lui dit [2] :

— « Viens-t'en secrètement avec moi dans mon habitation, afin que les voisins ne te voient point. »

---

(1) Dans le conte arabe, le vieux marchand accompagne son fils dans ses diverses visites, et c'est lui seul qui parle au *demi-ami*.

(2) J'ai conservé, à dessein, jusqu'aux pléonasmes du texte.

Et, lorsqu'ils furent arrivés, il fit sortir tous ceux qui l'entouraient, sans en excepter sa femme et les gens de sa maison ; puis il se mit sur-le-champ à creuser une fosse chez lui.

Or, quand le jeune homme eut été témoin de son empressement, il apprécia l'étendue de son dévouement, et connut quels étaient les sentiments qui l'animaient. Alors, il sortit du sac le veau qui y était renfermé, le lui fit voir coupé par morceaux, puis le loua sur l'admirable fidélité dont il venait de faire preuve dans ses affections, ainsi que sur son amitié pleine de droiture et de sincérité pour son père. Il partit ensuite, et raconta à ce dernier ce qui lui était arrivé avec le demi-ami.

Et Arwès s'écria :

— « C'est en parlant d'un ami semblable que certain philosophe a dit : « Celui-là est vraiment » fidèle, qui vient à ton secours dans le moment » où le Temps [1] t'est contraire. »

---

(1) הזמן *hazzéman*, le Temps, c'est à dire le Destin, la For

Et le jeune homme demanda à son père :

— « As-tu vu, en ce monde, que quelqu'un se fût acquis un ami tout entier ? »

Et le vieillard répliqua :

— « Je ne l'ai point vu, mais on me l'a rapporté. »

Et son fils lui dit :

— « Raconte-moi cela, je te prie, et je parviendrai peut-être, comme lui, à trouver un ami. »

Arwès prit alors la parole dans les termes suivants :

---

tune. Cette locution n'est point particulière à l'Hébreu : elle existe dans plusieurs autres langues orientales ; l'Arabe, entre autres, en fournit de nombreux exemples.

Au lieu de זמן *zéman*, Temps, les Rabbins emploient souvent, dans le même sens, מזל *mazzâl*, constellation. Ainsi, ils disent מזל טוב *mazzâl tôb* et מזל רע *mazzâl ra*, pour bonne et mauvaise fortune, bonne et mauvaise étoile (*Manuscrit hébreu de la Bibl. Royale*, n° 510, folio 126 recto). הרואה שנלקח כתר או מצנפת מעל ראשו ימעט מזלו « Quiconque voit en songe qu'une « couronne ou un casque lui est enlevé de la tête, sa fortune décline » (*Manuscrit hébreu de la Bibl. du Roi*, n° 134, ancien fonds).

III.

HISTOIRE DE DEUX INCOMPARABLES AMIS.

On m'a conté [1] qu'il existait autrefois deux

(1) On lit dans le texte latin :

« Relatum est mihi de duobus negotiatoribus quorum unus erat in Ægypto, alter Baldach, *seque solo auditu cognoverant*, et per internuncios pro sibi necessariis mittebant. »

marchands [1], dont l'un résidait en Égypte et l'autre à Babylone [2]. Ils se connaissaient mutuellement de réputation, et s'envoyaient réciproquement, par l'entremise d'un messager [3], tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Un jour, le négociant qui habitait Babylone partit avec des marchandises pour se rendre en

---

Et, dans la version romane :

« Jadiz me fust dit que deux marcheans estoient; l'un estoit en Égypte et l'autre à Baldach; *si n'avoit l'un oncques veu l'autre*, ains s'entrecognoissoient par messaiges et par lettres que l'un envoioit à l'autre pour marchandise. »

(1) סוחר *sôhhèr*, marchand, vient de la racine סחר parcourir, aller de côté et d'autre, que les Septante rendent par εμπορευομαι, composé de εν dans et περω traverser. On voit par là que les individus désignés sous le nom de סוחרים, comme ceux de notre conte, voyageaient sans cesse pour placer leurs marchandises. *Gen.* XXIII, 16; XXXVII, 28. *Prov.* XXXI, 14.

(2) Le fabliau en vers du XII[e] siècle porte *Baudas*, et le texte en prose romane du XV[e] siècle, *Baldach*.

(3) שליח *scheliahh*, messager, nonce, apôtre. Ce mot est emprunté au syriaque et a pour équivalent שלוח *schalouahh*.

Egypte. Or, quand celui qui demeurait dans ce pays eut reçu la nouvelle de l'arrivée de son fidèle ami [1], il alla à sa rencontre, l'embrassa, le baisa et l'emmena chez lui. Là, il lui rendit toutes sortes d'honneurs, et lui fit servir, pendant huit jours, un festin splendide. Ensuite, il lui montra son trésor [2], ses chanteurs, ses chan-

---

(1) אוהבו נאמנו son fidèle ami. Les Musulmans donnent le nom de روح ال امين *roûhh al amin* (l'Esprit fidèle), à l'ange Gabriel. Les gouverneurs des places fortes sont aussi revêtus de cette épithète qui fût également donnée au septième khalife Abbasside مامون ابن هرون الرشيد Mamon, fils de Haroûn al Raschid. En hébreu, אמן implique l'idée de stabilité, de fermeté, de durée; de là les mots אמן *êmoûn*, foi; אמן *omèn*, constant; אמן *âmên*, ainsi soit-il; אמנה *amânâh*, pacte; אמנה *amnâh* et אמנם *oumnâm*, assurément, etc. On l'emploie aussi en parlant des eaux parce qu'elles coulent constamment. הוא מרומים ישכן מצדות סלעים משגבו לחמו נתן מימיו נאמנים׃ (Isaïe, chap. XXXIII, v. 16).

(2) » Puis si li a asses mostré
» Or et argent à grant chevax
» Ses franchises et ses oiseax.

(Manuscrit de Saint-Germain.)

teuses[1], et les instruments de musique de formes variées qu'il possédait dans sa maison [2].

Mais voici, au huitième jour, le marchand de Babylone se trouva soudain gravement indisposé, et l'Égyptien éprouva un mortel chagrin de la maladie de son meilleur ami. Dans l'inquiétude qui l'agitait, il s'empressa de faire venir tous les

---

(1) שרים *schârim* chanteurs, שרות *scharôth* cantatrices. Dans l'*Ecclésiaste* XII, 4, les mots בנות השיר «filles du chant» désignent les organes qui reçoivent l'impression de la musique. Il est souvent fait mention de chanteurs et de chanteuses dans la Bible. De même que les Châtelains européens du XII[e] siècle entretenaient auprès d'eux des Jongleurs et des Trouvères pour s'amuser de leurs récits, on voit encore, dans plusieurs contrées de l'Orient, des seigneurs qui attachent à leur maison des chanteurs et des chanteuses.

(2) כלי זמר *kelêi zèmèr*, instruments de musique. On dit aussi מזמרות *mezamrôth* de זמר *zamâr*, chanter, jouer d'un instrument. De ce verbe sont venus מזמור *mizmôr* psaume, זמרה *zimrâh* chant, son des instruments, etc. (en Chaldéen זמרא signifie musique. *Daniel*, III, 7, 10, 15). זמיר *zâmir* qui, dans *Isaïe*, XXV, 5 peut également être rendu par branche ou par chant de triomphe, paraît désigner, au 2[e] chap. du *Cantique des Cantiques* (v. 12), le gazouillement harmonieux des oiseaux.

Sages, tous les Médecins [1] de l'Égypte. Cependant, lorsque ces derniers eurent vu le Babylonien, lorsqu'ils lui eurent tâté le bras et la tête, et qu'ils eurent examiné attentivement l'eau de ses

---

(1) רופאים *Rôfim*, médecins (littéralement : guérisseurs, du verbe רפא guérir). *Râphâoû* est le nom que les naturels d'Othaïti donnent à leurs chirurgiens et à leurs tatoueurs (*Captain Cook's Voyage to the Pacific Ocean*, vol. II, pag. 152). En hébreu, ce mot signifie «ils ont guéri» רפאן *râfoû*. — On lit dans le Thalmud : עלובה היא מדינתא דאסיא פודגרים ודאיקומטא בחדא « Malheureuse la ville dont le médecin est goutteux et l'oculiste : עינא borgne ! » (*Vayikra rabba*, section V). Molière n'est pas le seul écrivain qui se soit plu à lancer des traits malins contre la Faculté : les Thalmudistes ont dit avant lui : טוב שברופאין לגיהנם «Le meilleur de tous les Médecins est voué à l'Enfer ! » (*Code Thalmudique*, traité Kiddoûschin, *manuscr. hébr. de l'Arsenal*). ואמנם הרופאים הם מאשרים לפי שהשמש מביט מעשיהם והאדמה מכסה « En vérité, les Médecins sont des gens heureux : le soleil : חסרונם » contemple leurs hauts-faits et la terre cache leurs fautes. » Cette épigramme a été aussi attribuée à Nicoclès.

Aux XI[e] et XII[e] siècles, on appelait quelquefois les maladies du nom du praticien qui avait trouvé le plus sûr moyen de les guérir. C'est ainsi qu'on lit dans un *Traité Nosologique :* כשראית בחולי הנקרא גירוניה או שירוניה והוא שם הרופא שרפא אותו

pieds [1], ils ne lui reconnurent pas le plus léger

« De même que tu l'as vu dans la maladie appelée Djérôniâh בטוב » ou Schérôniâh, c'est le nom du médecin qui la guérissait radicale- » ment » (*Manuscrit hébr. de l'Oratoire*, n° 145, f° 163 recto) ; et, un peu plus loin : חולי הסל וחולי הנקרא צרפה וגם הוא שם רופא המהיר שרפא אותו בטוב : « La phtisie et la maladie » appelée Tsarfâh: c'est aussi le nom d'un habile médecin qui gué- » rissait radicalement cette affection » (folio 256 verso).

(1) מי רגליו *mêi raglaïv* « l'eau de ses pieds » c'est-à-dire son urine. הסך רגליו *hassêch raglaïv* « arroser ses pieds » uriner. Cette dernière locution paraît signifier aussi : satisfaire à une autre nécessité, *andare da corpo*, comme disent les Italiens (Voyez I. *Samuel*, XXIV, 4. *Juges*, III, 24). Dans le VI[e] conte du *Roman de Sendâbâr* (*Manuscrit hébreu de la Bibliothèque du Roi*, n° 510, folio 15 recto), le fils du Roi de בצרה Balsora (بصرة) égaré à la chasse, rencontre au milieu d'une forêt, un Démon qui avait pris la forme d'une jeune fille ותאמר אנכי יודעת הדרך ותוליכהו בחורבה אחת ותאמר הנערה ארדה נא ואסיך רגליך (lisez רגלי) « Elle lui dit alors : Je connais très bien le chemin. Et elle le con- » duisit dans un lieu entièrement dévasté. Lorsqu'ils furent arrivés en » cet endroit, la jeune fille reprit : Je vais descendre un peu pour » arroser mes pieds. » — Au XII[e] siècle, la connaissance des urines était encore une science importante et une partie essentielle de l'art de guérir. Dans le Fabliau du *Vilain Mire* (Recueil de Barbazan,

symptôme de maladie. Alors ils se doutèrent

---

tome III, page 1; *Fabliaux* de Legrand d'Aussy, tome III, page 1), qui a fourni à Molière l'idée de son *Médecin malgré lui,* une femme, pour vanter le mérite prétendu de son mari, dit qu'il est plus savant en urines qu'Hippocrate:

« Certes, il scet plus de Mecines
» Et de vrais jugemens d'orines,
» Que onques ne sot Ypocras.

(Manuscrit français de la Bibl. roy., *n*° 7218.)

L'*Histoire littéraire de la France* (tome IX, page 193) dit qu'on ne connaît d'autres écrits sur la Médecine, faits en France dans le XIIe siècle, qu'un commentaire sur la peste et le fameux traité *de judiciis urinarum* de Gilles, de Corbeil, chanoine de Paris et médecin de Philippe-Auguste. Cette assertion n'est rien moins qu'exacte, car il existe à la Bibliothèque du Roi un assez grand nombre de Traités de Médecine, composés à l'époque précitée et dont plusieurs ont été traduits en hébreu.

Les Médecins juifs se sont beaucoup occupés des urines; l'un d'eux יצחק הישראלי Isaac l'Israélite, connu par son ouvrage sur les fièvres ספר הקדחות *Séfèr hakkedahôth*, s'est également rendu célèbre par un livre sur les urines ספר השתנים *Séfèr Hasch'schthanim.* La Bibliothèque du Roi possède aussi plusieurs manuscrits de ce dernier ouvrage qui a été traduit en latin et imprimé à Lyon.

Les Médecins modernes reconnaissent dans les urines trois

que l'amour seul avait jeté le désordre dans ses sens.

---

sortes de matières qui ont été résumées par Hippocrate en ces termes *οὖρον ὁμόχροον βρώματι καὶ πόματι, καὶ ὡς ἔσωθεν ἐὸν, ὑπὸ του ὑγροῦ ξύντηξις* « l'urine est de la même couleur que l'aliment et » la boisson qu'on a pris, et comme une espèce de colliquation de » l'humidité interne » (*Livre des Épidémiques*, section Ve). Avicenne dit que trois choses sont à considérer dans l'urine. La première, lorsqu'elle sort en un filet mince et qu'ensuite ce filet grossit ; la seconde, lorsqu'elle sort volumineuse et qu'ensuite elle s'amoindrit ; la troisième, lorsqu'elle sort avec force, soit mince, soit abondante (*Abrégé du Canon*, הקנון בקצר *Manuscrit hébreu, fonds de la Sorbonne*, no 182, folio 247 verso).

שתן *schethen*, urine, précédé de כיס *kis* saccoche, est employé très fréquemment par les Médecins israélites pour désigner la vessie à cause de sa forme qui est en effet celle d'une bourse ou d'un sac. Aucun dictionnaire ne l'explique ainsi ; celui de Buxtorff même se borne à dire que כיס en thalmudique signifie poche du fiel et matrice ; mais la différence qui existe entre כיס matrice, et כיס השתן vessie, est nettement établie par ce passage d'Ibn Mésué, médecin du khalife Haroûn-al-Raschid ואמנם הרחם הוא מונח בין כיס « Et effectivement, la matrice est située entre השתן והמעי הישר la vessie et l'intestin droit » (*Man. hébreu, fonds de la Sorbonne*, no 182, folio 225). On lit aussi dans *le Lys de la médecine* (*Man. hébreu de la Bibl. du Roi*, no 404, anciens fonds, fo 240 verso),

Le marchand, maître de la maison, n'eut pas plutôt appris que son ami était malade d'amour,

---

וזאת הרפואות ישלמו הכליות וכיס השתן ומעברי השתן « Ces remèdes calment les reins, la vessie, ainsi que les voies urinaires. » Et, dans le *Livre des Expériences Médicales,* (*manusc. hébreu de l'Oratoire,* n° 141, f° 20 recto) : והמים יורדים אל כיס השתן « l'eau descend dans la vessie. » Dans les *Paralipomènes* de Rabbi Abraham Bar Schem Tôb (*manusc. hébr., fonds de la Sorbonne,* n° 172, f° 8 recto) : קרן איל טוב לכיס השתן על עצירת השתן « La corne de cerf est bonne pour la vessie en cas de rétention d'urine. » Dans le *Sentier de la Vie* (*manuscrit hébreu,* ancien fonds, n° 410, folio 29) והם רפואות טובות לחלושת האיסטומכא ולחלושת כיס השתן « Ce sont des remèdes excellents pour la faiblesse de » l'estomac et le relâchement de la vessie. » Dans l'*Abrégé du Canon* (*manuscrit hébreu, fonds de la Sorbonne,* n° 182, folio 243 recto), וזה שער חליי כיס השתן « C'est ici le chapitre relatif aux mala- » dies de la vessie », un peu plus loin on lit : ואמנם כיס השתן מקומו הוא בין מקום שער הערוה ופי הטבעת « En vérité, » la vessie est située entre le poil de la nudité, c'est-à-dire les parties » sexuelles, et l'orifice de l'anus. » (folio 246 verso). Et ailleurs הטחול והכליות וכיס השתן והביצים והאמה « La rate, les reins, la » vessie, les œufs, c'est-à-dire les testicules, et la verge » (f°. 245 recto, colon. 2e). Ailleurs encore ומדת הכליות למשוך המים מהגידים עד כיס השתן « Et la propriété des reins est de conduire » le fluide, depuis les vaisseaux jusqu'à la vessie (folio 246 verso). »

qu'il se présenta devant lui et lui demanda s'il se trouvait, dans son habitation, une femme qu'il aimât.

Et le marchand, qui était malade, lui répondit:

— « Fais-moi voir, je te prie, toutes les personnes de ta maison, et je te désignerai la passionnée de mon cœur [1]. »

L'Egyptien lui montra donc toutes les jeunes femmes, ainsi que toutes les chanteuses de sa maison, afin qu'il lui désignât celle qu'il choisirait. Il lui montra de même ses propres filles, mais le Babylonien ne fit aucun choix parmi elles, ni parmi les autres.

---

(1) *Variante.* Dans le manuscrit de Saint-Germain, le marchand malade tient à son ami un long discours pour lui dépeindre les souffrances que lui fait éprouver l'amour qui le consume. Et ce qu'il y a de passablement invraisemblable, c'est qu'il n'a jamais vu celle qui lui a inspiré cette grande passion.

« Quar nuit et jor du cuer la voi,
» Du cuer la voi, noient de l'ueil
» De loinz la voi, partant m'enduceil.
» ..... Que est or ce? Par Dieu ne sai,
» Mais mar la vis, mar l'accointai,
» Je sai très bien par lui morrai.

Or, il possédait dans son habitation une jeune vierge d'une beauté extraordinaire, qui avait grandi près de lui depuis toute petite, et dont il se proposait de faire sa femme [1]. Il la lui montra pareillement.

A peine le négociant malade l'eut-il aperçue, qu'il s'écria :

— C'est dans cette jeune fille-là que se trouvent réunies et ma vie et ma mort !

Aussitôt que le marchand, maître de la maison, eut entendu ces paroles, il la lui donna pour femme, outre la dot [2] et le présent qu'il devait lui faire comme dot des vierges.

---

(1) C'est une coutume fort répandue chez les Orientaux d'élever ainsi des jeunes filles d'un physique agréable, pour en faire plus tard leurs concubines ou leurs maîtresses, et, quelquefois, leurs épouses.

(2) מוהר *mohar*, douaire en argent ou en marchandises que le fiancé donnait à sa future ou au père de cette dernière. C'était aussi un usage établi chez les Grecs et plusieurs autres peuples de l'Antiquité (Voyez l'*Iliade*, livre IX, ligne 146 ; Potter, *Antiquités Grecques*, livre IV, chap. II ; Goguet's *Origin of laws*, vol. I, page 125). Le mot מוהר paraît être dérivé de ce qu'il facilitait et hâtait souvent le

Elle lui fut donc pour femme, et il s'en retourna en paix avec elle, dans son pays, savoir : à Babylone [1].

Après ces choses, il s'écoula quelque temps : la Fortune tourna contre le marchand égyptien : il perdit tout son bien, et, voilà : il fut réduit à la plus affreuse misère. Il dit alors dans son cœur :

---

mariage. Manou défend aux pères de recevoir des présents en mariant leurs filles. « Un père qui connait la loi ne doit pas recevoir la » la moindre gratification en mariant sa fille, car l'homme qui, par » cupidité, accepte une semblable gratification est considéré comme » ayant vendu son enfant (*Manava Dharma Sastra*, traduction de M. A. Loiseleur Deslongchamps, p. 80).

(1) Le manuscrit de Saint-Germain-des-Prés ajoute ce qui suit :

« Firent les noces richement,
» Assez i firent venir gent,
» Assez i ot chanté de geste ;
» Et moult i firent bele feste.
» Chascun s'efforce à sa manière,
» De faire ilucques bele chiere. »

En général, le Trouvère français est plus prolixe que l'écrivain israélite ; il raconte ensuite qu'à son arrivée à Babylone, l'ami de l'Égyptien recommença les fêtes nuptiales et les prolongea pendant quinze jours.

— « Je vais aller trouver mon fidèle ami, le même pour lequel j'ai eu tant d'égards, le même que j'ai traité dans ma maison avec tant d'honneur et de distinction, le même, enfin, dont j'ai satisfait les désirs, et je supplierai devant sa face afin qu'il ait pitié de moi. »

Aussitôt, il prit la résolution de se rendre auprès de son ami, tel qu'il se trouvait, c'est-à-dire privé de vêtements, pieds-nus, et manquant de tout.

Quand il arriva à Babylone, il faisait nuit, et, comme il éprouvait une certaine honte à se présenter chez cet ami qui, peut-être, (à ce qu'il craignait) ne le reconnaîtrait pas, le rudoierait et le ferait chasser de sa maison lorsqu'il le verrait ainsi pauvre, ainsi malheureux, il préféra rester hors de la ville dans un Temple. Il se coucha donc là, et repassa tristement dans son esprit tout ce qui lui était arrivé.

En cet instant, voici : deux. hommes se prirent de querelle dans l'intérieur de la cité, et l'un d'eux tua son adversaire, puis s'enfuit et

sortit de Babylone [1]. Bientôt après parurent un assez grand nombre d'individus qui avaient aussi franchi les portes pour voler à la poursuite de l'assassin. Dans leurs perquisitions, il s'approchèrent du Temple, afin de voir si, par hasard, il avait cherché un refuge de ce côté [2]; mais il

---

(1) Variante de la version en prose romane :

« Ainsy comme il estoit là dolens et pensifs, deux Ommes ac-
» coururent prez du Temple où il estoit et l'un de ces deux occist l'aul-
» tre, puis s'en fouy le murdrier coyement. »

(2) Moïse n'institua d'abord que trois villes de refuge, savoir בצר Bètsèr, dans le désert; ראמת Râmôth, en Galaad et גולן Gôlân en Bâschân (*Deut.* IV, 43). Plus tard, on y ajouta חברון Hébrôn, שכם Sichem et קדש Kédèsch (*Josué*, XX, 22). Le bénéfice du refuge semble destiné spécialement à l'homicide involontaire, mais on ne saurait affirmer si l'on ne pouvait pas l'étendre à l'homicide non prémédité; car il devait être prouvé que le meurtrier n'avait aucune haine pour sa victime *la veille ni l'avant-veille*, ce qui, selon la manière de parler des Hébreux, signifie précédemment. Le cas irrémissible est celui dans lequel l'assassin, ennemi connu d'un autre individu, lui a dressé des embûches et lui a donné la mort. Moïse insiste tellement sur la préméditation, qu'il paraît vouloir sauver l'homicide spontané (Bauer's Lehrbuch der hebräischen Alterthümer, chap. III, paragr. 42; *Littérature des Hébreux*, tome II, p. 253,

n'y trouvèrent que le pauvre marchand qui était seul et plongé dans l'amertume de ses pensées.

Ils l'interrogèrent aussitôt :

— « Sais-tu, lui demandèrent-ils, qui a tué un homme? »

Et il leur répondit :

— « C'est moi ! »

Car il préférait la mort à la vie passée dans l'indigence et la douleur [1].

Scolies de Rosenmüller, Deut. IV, 42. *Hermeneutica sacra*, Chap. Ier, Pentateuque; Beilagen zur Theologie des alten Testaments, tome I, page 62).

(1) צער en Hébreu signifie « être petit, être peu considéré ; » mais, en Rabbinique, il se prend dans l'acception de « être chagrin, s'affliger, » et, comme substantif, il est l'équivalent de עצב douleur, affliction. C'est par ce dernier sens que j'ai cru devoir le rendre.

On lit le proverbe suivant dans les *Contes de Bidpaï* ואמרו
הכמינו ז׳ל אין בעולם קשה מן העניות : « Nos Sages (que leur souvenir soit en bénédiction !) ont dit : Il n'y a rien de plus pénible au monde que la pauvreté » (*Manuscrit hébreu de la Bibl. du Roi*, no 510, fo 62) ; et ailleurs : העניות הוא מקור לכל יגון
« La pauvreté est la source de tous les chagrins ; יגדור החיים :
» elle tranche même la vie » (folio 63) ; ailleurs encore : והנה העני

Sur cette réponse, ils se saisirent de lui et le jetèrent en prison[1]; puis, dès que le matin fut venu, ils le conduisirent devant les Juges, qui le

---

אם ידבר אמרו בעל לשון ואם יחרש אמרו בהמה על כן המות׳ טוב מן העניות « Voici : si un homme pauvre ouvre la » bouche on dit : c'est un bavard, et, s'il se tait, on dit : c'est un sot. » C'est pour cela, vraiment, que la mort est préférable à la pauvreté » (folio 64).

(1) משמר *mischmâr,* du verbe שמר garder, c'est le latin *custodia* et l'anglais *custody*. Les mots סגר מסגר, בית הבור, בית הסהר, בית משמרת, כלא, כליא etc. semblent indiquer que les Hébreux distinguaient plusieurs modes d'incarcération. La prison dont il est ici question répond à celle que nous appellions autrefois *chartre* et que nous nommons vulgairement aujourd'hui *violon*. Nous disons cependant encore « tenir quelqu'un en chartre privée ».

Moïse n'a point compris la détention au nombre des peines qu'il prescrit dans sa Loi, bien qu'il l'eût connue en Égypte. Deux cas d'écrou seulement sont rapportés au XXIVe chap. du *Lévitique* et au XVe des *Nombres;* mais il est à remarquer qu'ils n'ont point eu lieu sur son ordre. Dans la suite, les Israélites firent une application fréquente de ce châtiment, c'est du moins ce qui résulte des passages suivants : *Jérémie* XX, 2. XXIX, 26; *Esdras* VII, 26 ; *Actes des Ap.* V, 18. Quelquefois, les prisonniers étaient enchaînés (2. *Samuël* III, 34 ; *Psaumes* CV, 18 ; *Actes*, IX, 2. XII, 4). On ne leur donnait ordinairement que du pain et de l'eau (1. Rois XXII, 27).

condamnèrent à mourir suspendu à la potence [1].

---

(1) *Variantes.* On lit dans le texte latin :

« At illi injecerunt manus in eum, atque ligatum secum ad crucem traxerunt.

Et, dans la version en prose romane du XVe siècle :

« Les juges jetterent les mains a lui, si lui loyerent les mains et » le menerent au gibet. »

Le texte en vers romans du XIIe siécle porte :

» Jugiez fu, quar nel' volt deffendre,
» Et as forches fu menez pendre.

Les Thalmudistes distinguent quatre sortes de peines capitales, savoir : סקילה la lapidation, שריפה la combustion, הרג la mort par le glaive, et חנק la strangulation. Les supplices en usage chez les Hébreux étaient la pendaison, la mort par le glaive, et, surtout, la lapidation. Pour la peine du gibet, la formule consacrée était תלה על העץ « suspendre ou attacher au bois » (*Josué*, VIII, 29). Dans quelques traductions de la Bible, on lit : « attacher à la croix » mais il me semble que c'est une erreur, car le supplice de la Croix fût, comme on sait, introduit en Palestine par les Romains et demeura toujours étranger à la législation judaïque. Tacite l'appelle *servile supplicium* (Lib. IV. cap. 2). En effet, on le faisait subir principalement aux esclaves qui avaient abandonné la maison de leur maître ou qui s'étaient révoltés à main armée (*Tite-Live*, lib. XXII, cap. 33, et lib. XXXIII, cap. 36; *Denis d'Halicarnasse*, Ant. rom. Lib. V, cap. 7).

Or, comme on le menait au supplice, une foule immense sortit de la ville pour assister à l'exécution de la sentence rendue par le Tribunal.

Moïse ordonnait de mener hors du camp le criminel qui devait être lapidé (*Lévit.* chap. XXIV), et c'est de là, sans doute, qu'est venue la coutume d'exécuter les condamnés hors des villes. Lorsqu'on les conduisait à la mort, un archer marchait devant et criait : « Un tel va » être lapidé pour tel crime; il est accusé par tels témoins; si quel- » qu'un peut démontrer son innocence, qu'il approche! »

A huit pas environ du lieu du supplice, on engageait le coupable à avouer son crime. Lorsqu'il était plus près, on le dépouillait de ses habits.

De quel genre de mort qu'on dût le faire mourir, on lui présentait, selon ce que rapporte le *Thalmud de Jérusalem*, du vin dans lequel on avait mis de l'encens pour l'étourdir et l'enivrer.

C'était toujours avant le coucher du soleil que l'exécution avait lieu et la loi ordonnait que l'on ensevelit le corps le même jour.

L'endroit où on lapidait était élevé d'environ dix à douze pieds. L'un des témoins renversait le patient sur le dos; s'il se retournait sur le ventre, on le remettait dans sa première posture; s'il ne mourrait pas immédiatement, un autre témoin prenait une pierre et la lui jettait sur le cœur; si enfin il n'expirait point après avoir enduré ce dernier tourment, tout le peuple le lapidait (*Mischna Sanhéd.* 6, 4).

Quelquefois on précipitait les criminels de telle manière qu'il se frois-

Et, parmi les spectateurs, se trouvait le marchand, ami de l'Égyptien, le même que celui-ci, mu par son affection, était venu voir à Babylone.

Et ce marchand l'aperçut, il le reconnut, mal-

---

saient contre une pierre aiguë, et, s'ils ne se tuaient pas, on leur en jettait une autre pour les écraser. C'est sans doute à cette coutume que N. S. fait allusion dans le XXIe chap. de Saint-Mathieu (verset 44.), lorsqu'il dit: Καὶ ὁ πεσὼν ἐπὶ τὸν λίθον τοῦτον, συνθλασθήσεται· ἐφ' ὃν δ' ἂν πέσῃ, λικμήσει αὐτόν (Conférez *Saint-Luc* XX, 18, et *Isaïe* VIII, 15. Voyez aussi mon *Cours de langue hébraïque,* IXe lecon, p. 20).

Le carquois ne parait avoir été nommé en hébreu תְּלִי *théli* de la racine תלה attacher, pendre, que parce que les anciens guerriers le portaient suspendu à leur ceinture. C'est sans doute par une raison analogue que les Rabbins ont employé le même mot pour désigner le Dragon céleste qui semble effectivement suspendu entre la grande et la petite Ourse. Aben Esra et David Kimchi s'en sont servi dans ce dernier sens; l'auteur du *Roman de Sendâbâr* a suivi leur exemple וסנדבר בנה לו היכל בהר במדבר וכתב בקירותיו כל ספריו וחקק בגגו המזלות והככבים והתלי: « Et Sendâbâr construisit » pour le jeune Prince un palais sur une montagne située au milieu » d'un désert. Et, sur les murailles de ce palais, il écrivit tous les livres » qu'il avait composés, et, sur la terrasse, il grava les planètes, les » étoiles ainsi que le Dragon céleste » (*Manuscrit hébreu de la Bibliothèque Royale*, n° 510, introduction folio 5).

gré le changement que la misère avait opéré dans toute sa personne. Aussitôt, il dit en son cœur, que, bien certainement, l'homme qui passait ainsi devant lui pour aller à la mort, devait être son ami d'Égypte; il se ressouvint, en cet instant solennel, de tous les bienfaits dont il l'avait comblé, et il sentit qu'il ne pourrait jamais lui rétribuer sa récompense.

Il dit donc aux Juges[1] :

---

(1) La Loi mosaïque défend aux juges 1° de recevoir aucune espèce de présent (*Exode*, XXIII, 8); et, 2°, d'agir avec partialité (*Exode*, XXIII, 6). Du temps de N. S. chaque ville avait encore ses juges qu'on appelait Κριταὶ, Δικασταὶ ou Αρχοντες (*Luc.* XII, 58. *Math.* V, 25). Ils siégeaient ordinairement aux Portes, et leurs séances étaient par conséquent publiques. On distinguait alors, sous le nom générique de בית דין, deux Consistoires ou Assemblées composées de notables israëlites appelés quelquefois בעלי בתים « pères de famille ». Les membres de la première דיני ממונות connaissaient des matières civiles et des délits correctionnels qui n'entraînaient point la peine de mort, mais seulement l'amende ou la prison; et ceux de l'autre, des matières criminelles. Ces derniers étaient nommés דיני נפשות (juges des âmes). Les deux assemblées étaient distinguées par les titres de grand et de petit Sanhédrin סנהדרין גדולה et סנהדרין קטנה, du grec Συνέδριον. Le grand

— « Pourquoi avez-vous condamné ce malheureux ? il n'a point mérité la mort ; et où le

---

Sanhédrin, dont le siége était à Jérusalem, comptait soixante-onze membres, ainsi qu'il est dit dans la *Mischna :* סנהדרין גדולה היתה של שבעים ואחד : (Traité Sanhédrin, chap. I, v. 6). Le président portait le titre de נשיא *Naçy*, ou de ראש הישיבה *Rôsch hayeschibâh* « Chef de l'Assemblée. » Sous la domination des Romains, les tribunaux juifs ne possédaient qu'un pouvoir fort limité. Le petit Sanhédrin était composé tantôt de vingt-trois membres et tantôt de trois seulement. Dans le premier cas, on l'appelait בית דין של עשרים ושלשה et, dans le second, בית דין של שלשה.

L'accusateur était toujours à la droite du coupable dans les tribunaux israëlites.

Pour qu'une bourgade possédât un tribunal de vingt-trois membres, il fallait qu'elle eût au moins cent vingt habitants. Cependant Flavius Josèphe dit qu'il n'y avait que sept juges dans chaque ville ou grande bourgade, ce qui embarrasse extrêmement les Interprètes. Il y en a qui pensent que l'assertion de Josèphe doit s'entendre des sept premiers juges qui étaient les plus éminents et dont les autres n'étaient que les Assesseurs.

Plusieurs Rabbins prétendent qu'il y avait à Jérusalem deux tribunaux composés de vingt-trois membres, l'un à l'entrée de la montagne du Temple, l'autre à la porte du vestibule, et que c'était dans leur sein que l'on choisissait les juges du grand Sanhédrin. Ce grand Sanhédrin était appelé la *chambre de pierre* parce que le vestibule

conduisez-vous? car ce n'est point lui qui a porté les mains sur l'homme que vous voulez venger, puisque c'est moi seul qui l'ai tué.»

Quand (les exécuteurs) eurent entendu ce discours, ils s'emparèrent du Babylonien, le garottèrent au lieu où il se trouvait, et le conduisirent à la potence [1].

---

des prêtres était entièrement revêtu de larges dalles. Les juges siégeaient en demi-cercle de telle manière que la moitié d'entre eux se trouvait dans le vestibule des prêtres et l'autre moitié dans le vestibule d'Israël. De cette manière chaque membre prenait place suivant le caractère dont il était revêtu, les ecclésiastiques dans le vestibule sacerdotal, les laïques dans le vestibule du peuple. Le président était assis au milieu de la salle.

Les criminels étaient condamnés à mort dans le Temple, mais ils étaient exécutés ailleurs.

L'illustre Rambam (Maïmonides) dit que ceux qui croient sincèrement à la loi de Moïse doivent pareillement ajouter foi pleine et entière aux décisions du Sanhédrin; mais Flavius Josèphe met une restriction à cette déférence aveugle lorsqu'il est constant que les juges se sont laissé corrompre ou qu'on peut les convaincre de l'iniquité de leur jugement.

(1) Le texte ne parle pas de bourreaux; il porte seulement ויאסרוהו במקומו ויוליכוהו אל העץ: « Et ils le lièrent dans son lieu et

Or, le véritable assassin était parmi la foule, mais on ne le reconnaissait point. Voici : il jeta un regard sur sa conduite passée, il réfléchit sur ce qu'il avait fait, puis il dit en son cœur :

— « Quoi ! parce que j'ai tué un de mes semblables, cet innocent, qui n'a point versé son

---

« le conduisirent au poteau »; mais il serait absurde d'appliquer ces deux verbes aux Juges. Dans l'imitation hébraïque qui a été faite par Jacob Eichenbaum, יעקב אייכענבוים de la ballade si pathétique de Schiller intitulée : Die Bürgschaft, le principal exécuteur est nommé *Çar hattabâhhim* שר הטבחים « prince des égorgeurs » comme dans *Gen.* XXXIX, 1. Le passage où se trouve ce mot offre quelque ressemblance avec notre texte, c'est celui où Mœros arrive assez à temps pour empêcher le supplice de son ami qu'il avait laissé en otage à Denis-le-Tyran :

בין העומדים בא כלביא מטרף
ויקרא לשר הטבחים : הרף
אל תהרוג נקי הבה מותתני
הוא ערב בעדי הנני הנני :

« Et, à travers les assistants, il se précipite comme un lion qui dé-
» chire sa proie, puis crie au Prince des Égorgeurs : Arrête ! ne tue
» point l'innocent ! mais, oh ! fais-moi mourir, car il est caution pour
» moi. Me voici ! me voici !! » (קול זמרה *Kôl zimrâh*, page 83).

sang, sera puni, sera pendu; tandis que moi, coupable, j'échapperai à la mort que j'ai méritée..... Cet évènement est assurément suscité par Dieu même. Quoiqu'il en soit, que le Nom (de l'Éternel) soit loué et exalté! car notre Maître est le juste par excellence, il n'existe aucune iniquité dans ses voies, et, certainement, il n'absoudra point le méchant. C'est pour cela que j'appréhende que le Seigneur ne m'amène à une mort[1] plus cruelle que celle-ci. Ainsi donc je confesserai mon crime et je mourrai maintenant; mais je serai pardonné et j'aurai arraché cet innocent au supplice qui l'attend. »

Aussitôt après avoir terminé ces réflexions,

---

(1) מיתה *mithâh*, mort. Dans le Thalmud et les écrits rabbiniques, חייב מיתה *hhaieb mithah* correspond aux formules bibliques בן מות *ben maveth* et לו משפט מות *lô mischpath maveth*. On lit dans le גן עידונים *Gan Idoûnim* : Jardin des délices (Cet ouvrage fait partie du fonds hébreu de la bibliothèque bodleïenne d'Oxford) : האומר שקר לפני המלך חייב מיתה « Celui qui profére un mensonge devant le Roi est digne de mort» (Folio 7 recto).

le Meurtrier se présenta devant les Juges, et leur cria de toute la force de sa voix [1] :

— « O vous, les Maîtres de la droiture et de l'intégrité ! ne commettez aucune injustice dans l'arrêt que vous avez prononcé, et que l'innocent ne soit point mis à mort à la place du coupable !

« Sachez, en vérité, qu'aucun de ces deux hommes n'a tué l'individu qu'on a trouvé assassiné. Effectivement, le meurtrier n'est nullement celui qui, le premier, vous a dit qu'il était l'auteur du crime ; car il préfère peut-être la mort à la vie.

« Et ce n'est pas non plus celui qui vous a prié de laisser vivre ce malheureux, en vous affirmant que lui seul était l'assassin ; car [2] il n'a sans doute

---

(1) *Variantes.* Dans le texte latin et la version en prose romane, le discours que le meurtrier adresse aux juges n'est pas aussi étendu que dans le texte hébreu ; il se borne en effet à ces seules paroles :

« Objecitque se in periculo dicens : Me, me qui feci, istum dimittite » innoxium ! » — « Ainsy se mist en peril et dist : Je suis cellui qui » tuay l'omme, lessiez ceux ci qui n'y ont coulpes. »

(2) Le mot אלא que j'ai été obligé de rendre ici par « car » est rabbinique et signifie proprement « mais, hormis, si ce n'est » ; il a le

parlé ainsi que pour le sauver, parce qu'il l'aime tendrement, et que son âme est étroitement liée à l'âme de son ami [1].

« Ainsi donc, Seigneurs, je vous en supplie, relâchez aussi cet homme, et que le juste ne soit point condamné au supplice que j'ai mérité, puisque je suis le seul, le véritable coupable. Il vaut bien

---

même sens en Arabe et en Syriaque. Le מעריך המערכות *Ma'arich hamma'arachôth* en donne la définition suivante sous la racine אלל *allel*. אלא כמו אם לא ואך ובלשון משנה כמו כי אם או רק והרבה כמו בלבד : « Le mot אלא est synonyme de » *sinon* et de *cependant*. Dans le style de la Mischna il équivaut » à *si ce n'est* ou à *seulement*, et il est fréquemment usité dans « l'acception de *surtout*. »

J'ajouterai qu'il correspond au mot anglais *but*, dans sa double acception (*mais* et *que*). Ainsi, on lit dans un *Traité philosophique* : שלשה לא יהיו ניכרים אלא בשלשה מקומות המשכיל לא יודע אלא בשעת כעסו והגבור לא יודע אלא במלחמה והחבר לא יודע אלא בשעת הצרה « Il y a trois personnes qu'on » reconnaît seulement en trois occasions : On ne reconnaît le sage qu'à » l'heure de sa colère, le brave qu'au combat et le compagnon qu'à » l'heure de la détresse » (*Manuscrit hébreu de la Bibliothèque du Roi*, nº 24, fº 205 verso).

(1) Expression tirée de *Gen.* XLIV, verset 30. et de I. *Samuel*, chap. XX, verset 17.

mieux que je subisse le châtiment dû à mon crime, que j'expire dans ce monde, et que je ne meure point dans le monde qui est à venir[1] ! »

---

(1) Les Persans, comme les écrivains israélites, appellent le monde dans lequel nous vivons این جهان *in djihan* (ce monde-ci), et nomment celui qui est à venir آن جهان *ân djihan* (ce monde-là). Quand ils veulent parler à la fois de l'un et de l'autre, ils les désignent par les mots *dou djihan* (deux mondes). Quelquefois, ils nomment la vie future آخرت *akhirat*, et très souvent خانه فردا *khanèh ferda* (le logis du lendemain).

On a long-temps mis en doute si les Hébreux croyaient à l'immortalité de l'âme. M. Munk a savamment discuté cette question dans le tome IV[e] de la nouvelle traduction de la Bible de M. Cahen (*Nombres*) et il reste peu de chose à dire après lui. De tous les passages de l'Écriture sainte où il est fait allusion à une existence future, l'un des plus significatifs est assurément le 7[e] verset du XII[e] chapitre de l'*Ecclésiaste* וישב העפר על הארץ כשהיה והרוח תשוב אל האלהים אשר נתנה׃ « La poudre retourne à la terre comme elle y était, mais l'esprit re- » tourne à Dieu qui l'a donné. » L'illustre Moïse ben Maïmoûn dit que la croyance à la résurrection des morts forme une partie intégrante de la Loi et que c'est se séparer du judaïsme que de ne pas y croire. En effet, les allusions à la vie future abondent dans les écrits des Rab-

Quand les Exécuteurs eurent entendu ces paroles, ils laissèrent aller le marchand, s'emparè-

---

bins, et, pour en citer quelques-unes, on n'a que l'embarras du choix. Les Thalmudistes ont condamné le suicide de cette manière האבד עצמו אין לו חלק בעולם הבא : « Celui qui se détruit n'aura » point part au monde qui est à venir. » בראותך האדם הומד העולם הזה חמוד אתה העולם הבא : « Quand tu vois » chacun désirer ce monde-ci, toi désire le monde qui est à venir! » מוסרי הפילוסופים *Enseignements des Philosophes* (chap. XII. *Manuscrit hébr. de la Bibl. du Roi*, nº 24). העולם הזה *ha'olam hazzeh* (ce monde-ci) répond au persan اين جهان *in djihan*. On lit dans les *Contes de Bidpaï :* וטוב לך שיגמלך בזה העולם משתלך בעונך לעולם הבא : « Il vaut » bien mieux pour toi qu'on te rende la pareille dans ce monde que » si tu t'en allais chargé de ton iniquité dans le monde à venir » (*Manuscrit hébr. de la Bibl. du Roi*, nº 510, folio 43). Un peu plus loin on trouve une phrase semblable à celle de notre conte: ואתודע עוני ואמצא נוח מזה העולם : » Je confesserai mon « crime et je trouverai le repos hors de ce monde » (folio 44). Et ailleurs : ומי אין לו עושר אין לו שכל ומי אין לו שכל אין לו העולם הזה ולא העולם הבא : « Tout homme qui n'a point » de fortune est réputé sans esprit; or, quiconque est dépourvu » d'esprit, ne possédera ni ce monde-ci, ni le monde futur » (folio 61). C'est l'opposé de la maxime évangélique : Μακάριοι οἱ πτωχοὶ τῷ πνεύματι, ὅτι αὐτῶν ἐστὶν ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν. « Heureux les pauvres

rent de l'assassin, le lièrent, le conduisirent à la potence, puis l'y suspendirent [1].

» d'esprit car le royaume des Cieux est à eux! » (*Math.* V, 3.) Citons enfin, pour terminer cette longue note, la bénédiction qui, dans les compositions rabbiniques, précède ordinairement le nom de quelque pieux personnage : ז״לה״ה pour זכרונו לחיי העולם הבא « Que » son souvenir subsiste jusqu'à la vie du monde à venir ! » c'est-à-dire éternellement.

(1) Le *Man. de St-Germain*, nº 1830, offre ici une variante remarquable. Les juges embarrassés et ne sachant comment connaître la vérité, conduisent les trois prévenus devant le Roi. Celui-ci leur promet grâce complète à condition qu'ils lui avoueront sincèrement les faits. Il apprend alors les diverses particularités qu'on a lues, et, charmé du rare dévouement des deux amis, ainsi que du repentir sincère de l'assassin, il ordonne qu'on les mette en liberté sur l'heure. Ce dénouement, conforme à la douceur de nos mœurs, diffère complètement de celui qu'a tracé l'auteur asiatique.

Le texte latin porte : « Judices autem non parum admirantes, » hunc, alio a morte absoluto, ligaverunt, jamque de judicio dubitantes, hunc cum reliquis prius liberatis, ante regem adduxerunt, eique omnia ex ordine referentes, ipsum etiam hæsitare compulerunt. Communi itaque consilio rex eis omne crimen quod sibi » imposuerant condonavit, eo tamen pacto ut criminis sibi impositi » causas patefacerent. At illi rei veritatem ei exposuerunt; communi » autem consensu omnibus absolutis, indigena qui pro amico mori

Après ces choses, le négociant de Babylone emmena chez lui son fidèle ami; il lui donna des robes d'honneur, et, lorsqu'il l'eût magnifiquement habillé, il l'interrogea sur ce qui lui était arrivé depuis le moment de leur séparation.

Alors l'Égyptien lui raconta ses aventures dans le plus grand détail.

Quand il eut terminé son récit, le marchand le combla de marques de distinction, et, après l'avoir établi pour seigneur et pour maître sur sa maison entière, voici : il remit entre ses mains tout ce qu'il possédait.

FIN DU LIVRE D'HÉNOCH.

LOUANGE

AU SEIGNEUR DE L'UNIVERS!

» decreverat, ipsum in domum suam introduxit, eique omni » honore pro ritu facto inquit : Si mecum manere acquiescis, » omnia nobis, prout decet, erunt communia ; si vero repatriare » volueris, quæ sunt mea æqua lance partiamur. At ille natalis soli dul- » cedine irretitus, partem totius substantiæ quam ei obtulerat recepit, » sicque repatriavit. »

מחייו וגם לא זה אמר לכם להניחו ואמר שהוא הרגו אלא מפני שהוא אוהב אותו ונפשו קשורה בנפשו : ואכן אדוננו' הניחו לזה ולא יהרג נקי כי אני הרגתיו וטוב מותי בעולם הזה ולא אמות בעולם הבא : ויהי כשמעם דברי הרוצח ויניחו הסוחר ויאסרו זה ויוליכוהו אל העץ ויתלוהו :

ואחרי כן בא הסוחר הבבלי ויביא הסוחר המצרי אל ביתו ויתן לו חליפות שמלות וילבישהו וישאלהו על הקורות אותו : ויספר לו כל קורותיו ויכבדהו וישימהו לאב ולאדון לכל ביתו והנה כל אשר יש לו נתן בידו :

נשלם ספר חנוך
תהלה לאל
עולם

* *
*

---

(1) Lisez אדונינו·

תעשו זה כי אין לו משפט מות ואנה תוליכוהו כי לא זה הרגו כי אני הרגתיו: ויהי כשמעם הדבר ההוא ויאסרוהו במקומו ויוליכוהו אל העץ:

ויהי הרוצח בין העם ולא הכירוהו ויביט אל כל אשר יעשה[1] ויאמר בלבו אני הרגתי זה וזה יענש שלא הרגו ויתלה ואני שהרגתי אנצל מן המות אין זה כי אם סבה מאת השם אבל הש״י[2] ויתעלה הוא הצדיק ואין בדרכיו עול ולא יתרה הרשע ויירא אני שמא יביאני השם למיתה קשה מזארת ולכן אודה על פשעי ואמות עתה ואתכפר ואציל זה מן המות: ויבא הרוצח לפני השופטים ויקרא בקול גדול אתם בעלי היושר והאמונה לא תעשו עול במשפט ולא יהרג נקי במקום חייב: ובאמת תדעו כי לא זה ולא זה הרגו לנרצח ולא זה אמר שהוא הרגו אלא אולי בחר במותו

(1) Je lis עשה.

(2) Abréviation pour השם יתברך.

שיראהו עני ורש וישאר מחוץ לעיר בבירת
אחד : ויהי הוא שוכב במקומו ונותן אל
לבו כל הקורות אותו והנה שני אנשים נצים
בעיר ויהרוג אחד את חבירו : ויברח הרוצח
ויצא מן העיר אז יצאו מן העיר אנשים רבים
וירדפו אחרי הרוצח ויבואו אל הבית לראות
אם היה שם הרוצח וימצאו שם הסוחר לבדו
ויאמרו לו מי רצח לאיש[1] : ויאמר אני כי
בחר מותו מחייו בעני ובצער : ויתפשוהו
ויניחוהו במשמר : ויהי בבקר ויביאוהו לפני
השופטים וישפטוהו למות לתלותו על העץ :
ויוליכוהו אל העץ ויצאו אנשים רבים מן
העיר לראות המשפט כמנהג וביניהם היה
הסוחר אוהבו אשר בא זה באהבתו לבבל
ויראה זה הסוחר אותו ויכירהו ויאמר בלבו
כי זה הוא אוהבו אשר היה במצרים ויזכור
את כל הטובות אשר עשה לו וידע כי לא יוכל
לשלם לו גמולו : ויאמר לשופטים מרוע[2]

(1) Je lis האיש.
(2) Lisez מדוע.

לו הסוחר כל נערות ביתו והשרות אי זה מהם [1] יבחר אחדי [2] כן הראה לו כל בנותיו ולא בחר בכל אלה : ותהי לסוחר נערה בתולה בביתו יפה עד מאד אשר גדלה מקטנותה להיות לו לאשה ויראה לו ויהי כראות הסוחר החולה אותה אמר בזאת הנערה חיי ומותי : ויהי כאשר שמע הסוחר בעל הבית דבריו ויתנה לו לאשה על כל מוהר ומתן שהיה לו לתת לה כמוהר הבתולות ותהי לו לאשה : אחרי כן שב הסוחר אל ארצו אל בבל עם אשתו בשלום :

ויהי אחרי כן לימים ויתגלגל הזמן על הסוחר המצרי ויאבד כל ממונו ויתרושש ויאמר בלבו אלכה לי אל אוהבי הנאמן אשר כבדתיו בביתי ומלאתי חפציו ואתחנן לפניו שירחם עלי : וישם מגמת פניו ללכת אל בית אוהבו ערום ויחף וחסר כל טובה : ויבא לבבל בלילה ויתבושש ללכת אל בית אוהבו אולי לא יכירהו ויגער בו ויוציאהו מביתו

(1) Lisez מהן.

(2) Je lis אחרי.

על ידי שליה: ויהי היום וילך הסוחר היושב בבבל בסחורה אל מצרים: ויהי כשמוע הסוחר היושב במצרים את שמע אוהבו ונאמנו וילך לקראתו ויחבקהו וינשקהו ויביאהו אל ביתו ויכבדהו ויעש לו משתה שמונה ימי[1] ויראהו את כל בית נכתה[2] ושרים ושרות וכל מיני[3] זמר אשר היו לו לביתו: ויהי ביום השמיני ויחלה הסוחר הבבלי ויעצב הסוחר עד מאד על חלי אוהבו נאמנו ויביא כל חכמי מצרים והרופאים ויהי כי ראוהו הרופאים וימששוהו בזרועו ובראשו ויביטו אל מימי רגליו ולא הכירו לו שום חולי בעולם וידעו הרופאים כי באהבת אשה חלה: ויהי כאשר ידע הסוחר בעל הבית כי באהבת אשה חלה אוהבו ויבא לפניו וישאלהו אם היה לו אשה בביתו שיאהב: ויען הסוחר החולה הראה לי כל בני ביתיך[4] והחשוקה בלבי אראך: ויראה

(1) Le ם *mem* final manque (ימים)

(2) Je lis נכתו.

(3) Je crois que כלי serait préférable.

(4) Je lis, au singulier, ביתך.

לך שהוא חצי אוהבי ודע מה יענך דברי[1] :
וילך ויאמר לו כאשר אמר לו[2] אל אוהביו :
ויענהו האיש ויאמר לו בא עמי אל ביתי
בסתר שלא יראוך השכנים : ויוצא כל איש
מעליו ואשתו וכל בני ביתו ויחפור הקבר
בביתו : ויהי כי ראה הנער הבין הכל וידע
את לבו ויוציא העגל מן השק ויראהו לו
מנותח ויודה לו על אמונתו הטובה ואהבתו
הנכונה עם אביו : וילך ויספר לאביו אשר
קרה לו עם חצי אוהב : ויאמר לו אביו על
זה האוהב אמר הפילוסוף : זה אוהב נאמן
העוזר אותך בעת ישטמוך[3] הזמן : ויאמר הנער
אל אביו ראית מעולם אשר קנה אוהב שלם :
ויאמר לו לא ראיתיו אבל הוגד לי : אמר לו בנו
ספר נא לי אולי אמצא אוהב כמוהו :

אמר לו הגד הוגד לי כי היו שני סוחרים האחד
במצרים והאחד בבבל ויכירו איש את אחיו
לשמע אזן וישלחו איש אל אחיו כל משאלותם

---

(1) Je lis מה יענך דבר

(2) לו n'a ici aucun sens et doit être supprimé.

(3) Je lis, au singulier, ישטמך.

לו בני אמר הפילוסוף אל תאהב ואל תהלל
האוהב טרם שתנסהו ותבחנהו ותדע באמת
כי אני שנולדתי לפניך לא קניתי בכל חיי כי
אם חצי אוהב ואתה איך קנית מאה ועתה
לך ובחנם אם תמצא בכלם אחד : אמר לו
אבי ואיך תיעצני שאבחנם : אמר לו בני
לך וקח עגל אחד ומותתהו ונתחהו לנתחים
ושימהו בשק והשק יהיה מגולגל בדמו מבית
ומחוץ ולך אל אחד מאוהביך ואמור לו :
אלופי ורעי הנני מפיל תחנתי לפניך שתקבור
לי בביתך זה האיש אשר הרגתי ואיש אל
ידע מאומה והצילני מן הצרה הזאת : וילך
בנו ויעש כן : וילך אל אחד מאוהביו ויאמר
לו ככל אשר צוהו אביו : ויענהו האוהב
אוהבי לך ושא המת על כתפך וקברהו וסבול
הצרה כאשר עשירת הרעה כי בביתי לא
תכנס : וילך לכל אחד ואחד מאוהביו וכאשר
ענהו הראשון כן ענהו השני וכן כלם : וישב
אל אביו ויגד לו אשר מצא אותו מכל אוהביו :
ויאמר לו אביו קרה לך כאשר אמר הפילוסוף :
רבים האוהבים במספר ולעת הצורך הם
מעטים : ועתה לך אל האיש אשר אמרתי

ענינים שהזכרתי ואל תיגעו עצמכם ותעיז נפשכם מבלי שכר וחזקו ואמצו להיות מן המאמינים לכבוד הבורא לא בשכר בני אדם:

אמר הפילוסוף בן אדם אם תשען על אלהיך באמונה תצליח בכל אשר תלך:

ואמר בלעם הפילוסוף הנקרא בלשון ערב לוקמן לבנו: בני אל תהיה הנמלה חכמה ממך אשר אגרה בקציר מאכלה בחורף[1]: בני אל יהי השכוי ער ממך כי הוא נעור בבקר ואתה ישן: בני אל יהי השכוי יותר חזק ממך כי הוא מושל על עשר נשיו ואתה לא תמשול על אחת: בני אל יהי הכלב שוע ממך כי הוא יכיר מי יעשה[2] לו טובה ואתה תשכח המטיבים לך ולא תכירם: בני אל תחשוב למעט השונא האחד ואל תחשוב רבים אלף אוהבים: כי ארווש הפילוסוף צוה את בנו לפני מותו ויאמר לו בני כמה אוהבים קנית בחיי[3]: ענהו בנו כבר קניתי אוהבים עד מאה: אמר

---

(1) Il me semble qu'il faut lire לחורף.

(2) Je lis עשה.

(3) Lisez בחייך.

שלא תהיו מתרצים ואין מתרצים לאל בדבר אחד : אמרו לו אדונינו פירש לנו זה הדבר : אמר להם עזבו השקרים כי השקר הוא שיתראה האדם במעשיו עובד אלהים בסתר ובגלו [1] ולא בכבוד האל ולשמו כי אם לכבוד עצמו כדי שידעו בני אדם כי הוא עובד לײ בסתר ויכבדוהו : ועוד יש שקר נסתר מזה כי יש אדם המרחיק המעשה שזכרנו להודיע לבני האדם יראתו בסתר כי אם יתענה הצום [2] נפשו או יתן מהודו [3] לכל [4] בסתר וישאלוהו בני אדם על הדבר ויאמר אין או יענה האלהים יודע : וכונתו שיחזיקהו [5] בני אדם איש אמונות כי אפילו הטובות שיעשה בסתר לא יודיעם לבני אדם אבל יכסם ויסתירם מהם : ותדעו כי אין אדם נמלט מאחת מהשלש האלה לכן השמרו מהשקר בשלשה

---

(1) Lisez ובגלוי.

(2) Je lis au pihêl יענה בצום.

(3) Je préférerais מהונו.

(4) Je lis לדל.

(5) Lisez שיהזיקוהו.



ספר חנוך

אמר חנוך הפילוסוף המכונה בלשון ערב אדריס לבנו: יראת אלהים תהי סחורתך וריוח יבא לך מאין יגיעה: ואמר פילוסוף אחד הירא את יי כל בני חלד יראוהו ושאינו ירא את יי הוא ירא את כל בני חלך [1]: ואמר הפילוסוף אשר יאהב את יי יאמין אותו: ואמר ארווש בשינו בן אדם אם אתה באלהים מאמין ועושה [2] רצונו איך תאמר שתאהבהו שאם תאהבהו תעבדהו כי אם אשר יאהב יתרצה: ואמר סוקראט לתלמידיו שמרו

---

(1) Lisez חלד.

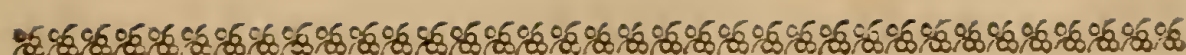
(2) Le sens exige qu'on lise ואינך עושה.

ספר חנוך



TABLE

ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.



TABLE

ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

A

B

E

F

J

K

L

M

N

O

P

T

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

P. 68	au lieu de	שומן *Schômên*	lisez	שושן *Schôuschân.*
— 80	au lieu de	*obeit*	lisez	*obedit.*
— 82	après	*Deus scit*	ajoutez	(*si fecerim*).
— 89	au lieu de	*victitentque*	lisez	*victitantque* (*canes*).
— —	au lieu de	*modestie*	lisez	*pudeur.*

OUVRAGES

PUBLIÉS

PAR LE MEME TRADUCTEUR.

LÉGENDES ET TRADITIONS POPULAIRES, traduites de l'Allemand. 1 gros vol. in-8°, Paris, 1832.

ESSAI SUR LA POÉSIE LATINE, 1 vol. in-18, Paris, 1832.

L'HACENDILLA, contes psycologiques, traduits de l'Anglais. 1 vol. in-8°, Paris, 1833.

LE CHASSEUR DE SPECTRES ET SA FAMILLE, roman irlandais, traduit de Banim. 2 vol. in-8°, Paris, 1833.

LE DICT DE ROBERT LE DYABLE, analyse de ce poème d'après un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, suivi de nombreux extraits du texte et de notes philologiques et historiques.

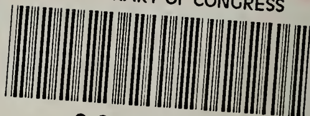
COURS DE LANGUE HÉBRAIQUE, composé sur un plan nouveau, accompagné de thèmes et d'exercices gradués propres à préparer à la traduction des textes saints. 1 vol. in-4°, imprimé chez Eberhard.

LA CHINE, description générale de cet empire, par M. Davis, ancien président de la Compagnie des Indes à Canton. 2 gros vol. in-8°, Paris, 1827.

Cet ouvrage a été revu avec soin par un sinologue distingué, M. Bazin aîné, de la Société asiatique, et il est enrichi de plusieurs fragments littéraires, traduits par M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, professeur de langue et de littérature chinoise et tartare-mandchou au Collége de France, etc.

LE LIVRE DE LA BONNE DOCTRINE, traduit de l'hébreu, accompagné du texte et de notes philologiques, Paris 1837, Imprimerie Royale.

LE LIVRE D'HÉNOCH SUR L'AMITIÉ, traduit de l'hébreu.


LIBRARY OF CONGRESS
0 003 097 800 6
